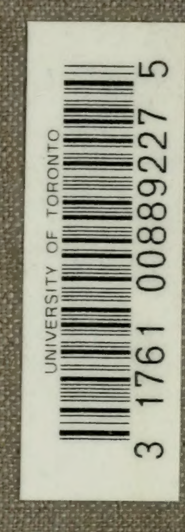

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00889227 5

VOUS N'AVEZ RIEN A DÉCLARER?

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur le Théâtre des Nouveautés
le 6 octobre 1906

DE M. MAURICE HENNEQUIN

Florette et Patapon, pièce en trois actes.
Le Gant, pièce en un acte.
La Gueule du loup, comédie en trois actes.
Les Dragées d'Hercule, pièce en trois actes.
Heureuse ! comédie en trois actes.
M'amour, comédie en trois actes.
Nelly Rozier, comédie en trois actes.
La famille Bolero, pièce en trois actes.
Le Paradis, pièce en trois actes.
Florette et Patapon, pièce en trois actes.
Monsieur Irma, comédie en un acte.
La Guerre joyeuse, opéra-comique en trois actes.
Le Marquis de Kersalec, comédie en un acte.
Les Vacances du mariage, comédie en trois actes.
Les Oiseaux de passage, comédie en un acte.
Un Mariage au téléphone, — —
Un Prix Montyon, comédie en trois actes.
La Petite Poucette, opérette en cinq actes.
Le Système Ribadier, comédie en trois actes.
La Femme du commissaire, vaudeville en trois actes.
Les Joies du foyer, comédie en trois actes.
Le 3me Hussards, opéra-comique en trois actes.
Les Ricochets de l'amour, comédie en trois actes.
Inviolable! — —
Sa Majesté l'Amour, opérette en trois actes.
Le Terre-Neuve, comédie en trois actes.
Les Fêtards, opérette en trois actes.
Place aux Femmes! comédie en quatre actes.
La Poule Blanche, opérette en quatre actes.
Coralie et Cie, pièce en trois actes.
Le Remplaçant, comédie en trois actes.
Le Coup de Fouet, comédie-vaudeville en trois actes.
Le Voyage autour du Code, pièce en quatre actes.
Totote et Boby, comédie en un acte.

DE M. PIERRE VEBER

La Mariotte (avec M. Soulié), 2 a. (*Thé. Antoine*) 1 50
Petit chagrin (avec M. Vaucaire), 3 a. (*Gymnase*). 2 »
L'élu des femmes (avec M. de Cottens), 4 a. (*Palais-Royal*). . . . . 1 »
Dix ans après (avec M. Muhlfeld), 1 a. (*Odéon*). 1 »
Julien n'est pas un ingrat! 1 a. (*Théâtre Antoine*). 0 50
Lagourdette, 1 a. (*Champ de Foire*). . . . . 1 »
Paroles en l'air (avec M. Abric), 1 a. (*Funambules.* 0 60
Que Suzanne n'en sache rien! 3 a. (*Théâtre Antoine,* 2 »
Main gauche, 3 a. (*Théâtre Antoine*) . . . . 2 »
L'ami de la maison, 1 a. (*Capucines*). 0 60
Loute, 3 a. (*Nouveautés*). . . . .
L'amourette, 3 a. (*Théâtre Antoine*). . . . . 2 »
Chambre à part, 3 a. (*Palais-Royal*) . . . . 2 »
Un bain qui chauffe, 1 a. (*Théâtre Antoine*). 0 60
L'affaire Champignon (avec M. G. Courteline), 1 a. (*La Scala*). 0 60
Blancheton père et fils (avec M. G. Courteline), 1 a. (*Théâtre des Capucines*) 0 60
La dame du commissaire, 3 a. (*Cluny*) . . . . . . 2 »
Frère Jacques (avec M. Bernstein), 4 a. (*Vaudeville*) . . . . 2 »
Florette et Patapon (avec M. Hennequin), 3 actes (*Nouveautés*) . . . . 2 »

MAURICE HENNEQUIN & PIERRE VEBER

VOUS N'AVEZ RIEN A DÉCLARER?

PIÈCE EN TROIS ACTES



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ, (près *la Civette*)
Devant le Théâtre-Français

—

1906

A

HENRI MICHEAU

Directeur du Théâtre des Nouveautés

Ses amis reconnaissants,

M. H. et P. V.

PERSONNAGES

DUPONT.	MM.	GERMAIN.
ROBERT DE TRIVELIN. .		PRINCE.
LA BAULE.		TORIN.
COUZAN.		LANDRIN.
FRONTIGNAC		COLOMBEY.
GONTRAN DES BARBETTES		DÉAN.
LE PRIX DE ROME		GAILLARD.
UN COMMISSAIRE		LAURENT.
DEUX AGENTS		
ZÉZÉ.	Mmes	PAULETTE DEL BAYE.
MADAME DUPONT		MAUREL.
PAULETTE DE TRIVELIN.		JEANNE BERNOU.
LISE		DAMIS.
ERNESTINE.		LEROY.
MARIETTE.		GROMIER.

A Paris de nos jours.

Le premier acte et le troisième chez Dupont ; le deuxième chez Zézé.

VOUS N'AVEZ RIEN A DÉCLARER?

ACTE PREMIER

Un salon chez les Dupont. — Ameublement cossu. Au fond, porte d'entrée. — Porte à gauche, pan coupé et porte à droite, également pan coupé, deux autres portes à droites et à gauche au premier plan. — Une cheminée entre les deux portes de droite. — A droite, une table ; à droite de la table, un canapé et de l'autre côté une chaise. — A gauche un fauteuil, à droite du fauteuil un pouf. A gauche de la porte du fond, une console contre le mur. — Tableaux, chaises, fauteuils etc. — A droite, à la porte du fond, un bouton de sonnette électrique, à gauche de la porte de droite, premier plan, un commutateur. — Sur la table, un plateau avec une cafetière, des tasses, une bouteille de cognac, un sucrier, de petits verres, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

LISE, puis GONTRAN, puis ERNESTINE.

Au lever du rideau la scène est vide. Lise paraît à gauche, premier plan.

LISE, parlant à la cantonade.

Oui, maman, je vais préparer le café.

Elle va vers la table.

GONTRAN, paraissant à gauche premier plan.

Psst ! Mademoiselle Lise.

LISE.

Comment M. Gontran, vous m'avez suivie ?

GONTRAN.

Madame votre mère ne m'as pas vu sortir, votre père non plus... Ils sont tout à leur discussion politique avec M. Couzan. Et puis, ne suis-je pas votre fiancé ?

LISE.

C'est égal, quand maman s'apercevra de votre absence.

GONTRAN.

Elle est donc si terrible, madame Dupont ?

LISE.

Oh ! elle surveillait étroitement ma sœur Paulette et M. de Trivelin pendant leurs fiançailles ; elle ne les quittait pas d'un pouce.

GONTRAN.

Ce qui ne les empêchait pas, j'en suis sûr, de s'embrasser dans les coins.

LISE.

Oh ça ! jamais !... Paulette était trop timide, trop innocente. Dire que dans une heure, ils seront de retour de leur voyage de noces !

GONTRAN.

Vous avez hâte de revoir votre sœur ?

LISE.

Et de la questionner.

GONTRAN.

La questionner ? Sur quoi ?

LISE.

Mais sur... un tas de choses... Sur son voyage, puisque nous devons faire le même !

Elle descend à droite.

GONTRAN.

C'est juste ! Encore un mois d'attente ! Ah ! ma Lise ! ma petite Lise !

Il va pour l'embrasser.

LISE.

Prenez garde, dès que vous m'embrassez, ça fait entrer quelqu'un.

GONTRAN.

Mais non...

Il l'embrasse. — Ernestine paraît au fond.

ERNESTINE.

Mademoiselle !... Oh !

LISE, vivement comme si Gontran lui enlevait une épingle.

C'est une épingle qui me pique. Là, dans le cou... Vous la tenez ?

GONTRAN.

La voici !

LISE.

Merci, Gontran.

ERNESTINE, à part.

Une épingle qui la pique. Chérie va !

LISE.

Qu'est-ce que c'est. Ernestine ?

ERNESTINE.

Mademoiselle, c'est M. la Baule !

LISE.

Ah ! flûte !

GONTRAN.

L'ancien fiancé de votre sœur ?

LISE.

Oui, on lui avait accordé sa main, mais Paulette s'est toquée de Trivelin... alors papa a repris sa parole à ce pauvre la Baule.

GONTRAN.

Et il fréquente ici tout de même ?

LISE.

Oh ! il avait pris l'habitude de nous rendre visite deux fois par semaine. Il n'a pas pu s'en défaire... On le reçoit par pitié... Et il est si raseur... Dès qu'on parle de Paulette, il se met à pleurer. Rentrons dans la salle à manger.

ERNESTINE.

J'introduis M. la Baule ?

LISE, sortant avec Gontran par la gauche premier plan.

C'est ça, et tenez lui compagnie.

SCÈNE II

ERNESTINE, LA BAULE.

ERNESTINE, *ouvrant la porte du fond.*

Entrez, monsieur la Baule.

LA BAULE, *entrant il a un bouquet à la main.*

Merci, Ernestine !

ERNESTINE.

Et vous avez encore un bouquet?

LA BAULE, *mélancolique.*

Jadis, à chaque visite, j'apportais un bouquet pour celle qui était ma fiancée, j'ai continué à apporter mes bouquets. J'ai la religion du souvenir, moi !

ERNESTINE, *descendant un peu à droite.*

Attendez là. M. et madame Dupont sont à table avec leurs invités, M. Couzan, et M. des Barbettes.

LA BAULE, *s'asseyant sur le pouf.*

Ah ! ça m'est égal ! qu'ils mangent ! moi je n'ai plus faim !

ERNESTINE.

Vous avez dîné ?

LA BAULE.

Je n'ai plus faim depuis qu'on m'a retiré Paulette.

ERNESTINE.

Quoi, vous ne mangez plus ?

LA BAULE.

Juste ce qu'il faut pour me soutenir, cinq repas

par jour, et encore, sans appétït. (s'attendrissant, se tourne vers Ernestine.) Ernestine! Ah! Ernestine!

ERNESTINE.

M. La Baule?

LA BAULE.

On s'est bien mal conduit avec moi!

ERNESTINE.

Mais puisque mademoiselle Paulette ne vous aimait pas.

LA BAULE.

Elle m'eût aimé à la longue... moi on m'aime toujours à la longue...

Il tire son mouchoir.

ERNESTINE.

Allons, monsieur la Baule, vous allez encore pleurer?

LA BAULE.

Je ne peux pas m'en empêcher. Je pleure du matin au soir. Je pleure même la nuit, en rêve...

ERNESTINE, s'attendrissant.

Vous souffrez?

LA BAULE.

Non. C'est maintenant un sport. Je pleure pour mon plaisir.

ERNESTINE.

Pauvre jeune homme!

LA BAULE, voyant s'ouvrir les portes de la salle à manger.

Ah! ils ont fini les goinfres!

Ernestine sort par le fond. Les Dupont et Couzan entrent par la gauche premier plan.

SCÈNE III

LA BAULE, MADAME DUPONT, DUPONT et COUZAN.

MADAME DUPONT.

Ah! c'est la Baule! Bonsoir la Baule!

Elle passe devant lui et va à la table verser le café dans les tasses.

LA BAULE.

Bonsoir madame Dupont... M. Dupont, je vous salue.

DUPONT, *lui serrant la main.*

Ce bon la Baule. (*Présentant.*) M. la Baule! Mon vieil ami Couzan!

COUZAN.

Enchanté, monsieur!...

LA BAULE.

Moi de même!

DUPONT.

L'ancien fiancé de Paulette de Trivelin.

LA BAULE.

Oh! je vous en conjure... Appelez-la Paulette, mais pas de Trivelin, (*Il pleure.*) pas de Trivelin!

MADAME DUPONT, *à son mari.*

Benjamin!

DUPONT.

Adélaïde?

MADAME DUPONT.

Ne le fais pas pleurer.

LA BAULE.

Quand reviennent-ils de voyage ?

MADAME DUPONT.

Ce soir même à dix heures.

LA BAULE, avec émotion.

Ah ! mon Dieu !

DUPONT.

Vous allez les voir !

LA BAULE, pleurant.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

DUPONT.

Oh ! non ! vous avez assez pleuré !

MADAME DUPONT, tout en allant donner une tasse de café à Dupont ainsi qu'à Couzan qui s'est assis dans le fauteuil.

Si ça vous fait cet effet là, vous feriez mieux de ne pas rester.

LA BAULE.

Quand je pense que vous m'avez préféré un Trivelin.

DUPONT.

Ecoutez, mon cher, il avait tout ce que vous n'avez pas.

LA BAULE.

Quoi ? Qu'es-ce que je n'ai pas ? Je suis aussi riche que lui.

DUPONT.

Il ne s'agit pas de ça!

MADAME DUPONT.

De Trivelin est un des grands noms de France.

DUPONT.

Il y a eu des Trivelin aux Croisades !

LA BAULE.

Il y a eu aussi des La Baule. Ils étaient simples soldats ; voilà tout !

DUPONT.

Mon cher, vous n'êtes pas titré !

LA BAULE.

Vous me le reprochez, vous, magistrat républicain, fils de républicain, petit fils de républicain ?

DUPONT.

Oh ! n'exagérez pas.

LA BAULE.

Votre grand-père a été tué sur les barricades en 48.

DUPONT.

Par hasard.

COUZAN.

Il était descendu pour acheter les journaux du soir.

MADAME DUPONT, qui est revenue derrière la table.

Enfin, quelque républicain que l'on soit, on aime bien avoir un gendre dans la noblesse.

LA BAULE, s'asseyant sur la chaise près de la table.

Dites plutôt qu'il vous fallait un fêtard, un cercleux.

MADAME DUPONT.

Parfaitement, M. de Trivelin est l'homme des pre-

mières ; un homme qui a fait la fête, c'est une garantie!

LA BAULE.

Ça vous garantit qu'il recommencera.

MADAME DUPONT.

Mais non, il a jeté sa gourme! Il sera un excellent père de famille... Nous aurons deux petits-fils.

DUPONT, qui s'est assis sur le pouf.

L'un sera vicomte, l'autre chevalier.

LA BAULE.

Gardez-en pour le troisième. Que sera le troisième.

MADAME DUPONT.

Il sera évêque.

LA BAULE.

Je vous en aurais donné aussi, moi, des évêques.

MADAME DUPONT, à la Baule.

Voulez-vous une tasse de café?

LA BAULE, se levant.

Merci, parents barbares, ce n'est pas du café que je veux, c'est votre fille.

DUPONT, se levant.

Trop tard!

LA BAULE.

Qu'importe. Je reste le fiancé de Paulette.

MADAME DUPONT.

Ça n'engage à rien.

LA BAULE.

Pardon! Vous l'avez mariée à un homme qui la rendra très malheureuse.

DUPONT.

J'espère bien que non.

LA BAULE, *pleurant.*

Je le sens! Elle sera malheureuse! Elle divorcera.

DUPONT.

Oh! je vous en prie, fermez les écluses!

LA BAULE, *se levant.*

Vous chercherez un autre gendre. Eh bien! jurez-moi que vous me donnerez le numéro deux... jurez-le moi.

MADAME DUPONT, *se levant.*

Si ça vous fait plaisir... (*A son mari.*) Ne le contrarie pas, il va inonder le parquet.

DUPONT, *se levant.*

C'est entendu. Vous avez le numéro deux, là.

LA BAULE.

Merci! je serai votre gendre, j'en suis sûr; je m'en vais... Je reviendrai pour voir Paulette... et faire la connaissance de son odieux mari.

DUPONT.

Evitez-vous ça!

LA BAULE.

Non, je n'ai pas assez pleuré aujourd'hui, je n'ai pas mon compte de larmes. A tout à l'heure.

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LA BAULE.

MADAME DUPONT, allant à Couzan qui s'est levé.

Eh bien! est-ce que ce jeune homme vous a plu?

COUZAN.

A verse, chère Madame, à verse!

DUPONT, qui a gagné la droite.

Monseigneur s'appellera Auguste.

COUZAN.

Quel Monseigneur?

DUPONT.

Notre cadet... l'évêque!...

COUZAN.

Ah! tu penses à tes petits-fils?

DUPONT.

Oui, le vicomte s'appellera Enguerrand!

MADAME DUPONT.

Et le chevalier, Roland!

ERNESTINE, entrant par le fond.

Monsieur, il y a là un Monsieur qui demande à parler à Monsieur!

DUPONT.

Une visite à cette heure-ci! Ce Monsieur vous a dit son nom?

ERNESTINE.

Comme je le lui demandais, il m'a répondu « inu-

tile, M. Dupont ne me connaît pas. » Il paraît que c'est très pressé...

DUPONT.

Quelque plaideur, sans doute, qui vient me demander mon appui.

COUZAN.

A moins que ce ne soit au sujet de l'affaire de Vincennes, le satyre de la veuve Tripette.

MADAME DUPONT.

Le satyre de la veuve Tripette? Qu'est-ce que c'est que ça?

DUPONT.

Un type qui a violé une vieille charcutière de quatre-vingts ans.

MADAME DUPONT.

Oh! Quelle horreur!

COUZAN.

On ne parle que de ça dans les journaux depuis deux jours

DUPONT, à Ernestine.

Enfin, faites entrer. (A Couzan et à madame Dupont.) Nous allons voir!

COUZAN.

Nous te laissons.

MADAME DUPONT, à Couzan.

Je vais vous montrer la chambre de Paulette et de son mari.

COUZAN.

Ils vont donc loger ici?

MADAME DUPONT.

En attendant que mon gendre ait acheté un hôtel.

Couzan et madame Dupont sortent par la droite, premier plan pendant qu'Ernestine fait entrer Frontignac par le fond.

SCÈNE V

DUPONT, puis FRONTIGNAC, puis ERNESTINE, puis MADAME DUPONT.

DUPONT, seul, gagnant la gauche.

Je vais l'expédier en cinq sec.

FRONTIGNAC, entrant, il a un chapeau mou, à larges bords, genre mexicain, il descend à droite.

Monsieur, je suis l'inconnu annoncé à l'extérieur.

DUPONT

Veuillez vous asseoir, Monsieur !

FRONTIGNAC.

Je n'ai pas le temps. Vous êtes bien le sieur Dupont ?

DUPONT.

En personne... Asseyez-vous donc ?

FRONTIGNAC.

Pas le temps... Vous êtes marié à ce qu'il paraît ?

DUPONT, froissé.

Mon Dieu ! j'espère qu'il n'y paraît pas trop.

FRONTIGNAC.

Bien. Appelez votre femme !

DUPONT.

Vous dites?

FRONTIGNAC.

Je dis : Appelez votre femme.

DUPONT.

Par exemple? Pourquoi?

FRONTIGNAC.

Ça ne vous regarde pas. (Apercevant la sonnette électrique.) Ah! une sonnette!

Il va sonner près de la porte de droite pan coupé.

DUPONT.

Pardon, je vous somme de vous expliquer.

FRONTIGNAC, revenant au milieu.

Pas le temps.

DUPONT.

Mais, Monsieur.

FRONTIGNAC.

Pas le temps vous dis-je... (A Ernestine qui entre par la droite pan coupé.) Allez me chercher votre patronne et au trot.

Elle sort par la droite, premier plan.

DUPONT.

Ah! ça! Monsieur!

FRONTIGNAC.

Chut! pas de paroles inutiles.

DUPONT, stupéfait.

C'est inouï! inouï!

MADAME DUPONT, entrant par la porte, premier plan.

Tu me demandes, mon ami?

FRONTIGNAC, saluant.

Madame... (A Dupont.) C'est ça votre femme !

DUPONT.

Mais oui, Monsieur ?

FRONTIGNAC.

Vous n'en avez pas d'autres?

MADAME DUPONT.

J'espère bien que non.

FRONTIGNAC.

Alors, ça va bien. J'ai l'honneur de vous saluer.

Fausse sortie.

DUPONT.

Comment il s'en va ! Monsieur ! Monsieur !

FRONTIGNAC, se retournant.

Quoi encore?

DUPONT.

Vous partez comme ça ?

FRONTIGNAC.

Je n'ai plus rien à faire ici.

DUPONT.

Pardon, vous bouleversez mon intérieur, vous dérangez madame Dupont et vous fileriez ainsi sans même dire votre nom?

FRONTIGNAC.

Je m'appelle Frontignac.

DUPONT.

Ça ne suffit pas, Monsieur !

FRONTIGNAC, redescendant entre Dupont et sa femme.

Soit ! c'est l'histoire de ma vie qu'il vous faut !...

Allons-y! (Regardant l'heure.) Il est neuf heures et demie, nous en avons pour douze heures.

M. et MADAME DUPONT, se récriant.

Douze heures!

FRONTIGNAC.

A moins que vous ne désiriez que j'abrège?

Il s'assied sur la chaise près de la table pendant que madame Dupont s'assied sur le canapé et Dupont sur le pouf.

DUPONT.

Abrégez, Monsieur, abrégez.

FRONTIGNAC, tout en versant du café.

Bon! je passerai donc sur mes premières années, mes premiers voyages, mes premières aventures, mes premières amours, mes premiers déboires.

MADAME DUPONT.

Oui, oui, passez! passez!

FRONTIGNAC.

Et j'arriverai droit au but de mon voyage à Paris.

DUPONT.

Vous habitez la province?

FRONTIGNAC, tout en mettant cinq ou six morceaux de sucre dans sa tasse pendant les répliques suivantes.

L'Algérie! Biskra où j'élève des chameaux.

DUPONT, furieux.

Et c'est pour ça que vous vouliez voir ma femme?

FRONTIGNAC.

Aucun rapport. Du reste, madame votre épouse n'aurait aucune valeur là-bas!

MADAME DUPONT, vexée.

Merci!

FRONTIGNAC, continuant à mettre du sucre dans sa tasse.

Il n'y a pas de quoi... Je vivais heureux...

DUPONT, ironique.

Si vous n'avez pas assez du sucre, dites-le, je vais sonner.

FRONTIGNAC.

Non, non, ne vous dérangez pas; j'en prends à peine... j'ai un peu de diabète... (Il boit) Je continue... je vivais heureux aux confins du désert, lorsqu'il y a cinq ans, les nécessités de mon commerce m'appelèrent à Alger où je fis sa connaissance. Elle était belle comme un oiseau du Paradis Je lui offris mon plus beau chameau. Elle préféra ma main... je la lui accordai et neuf mois après...

MADAME DUPONT.

Vous étiez père ?

FRONTIGNAC.

Non, madame, j'étais cocu. Cet oiseau de Paradis n'était qu'une grue !

DUPONT, entre les dents.

C'est bien fait !

FRONTIGNAC.

Un jour, la matine profita de ce que j'étais allé à Chetma conduire une caravane de chameaux pour s'enfuir avec un Parisien qu'elle avait rencontré, paraît-il, au casino de Biskra, un nommé Dupont.

Il boit.

MADAME DUPONT.

Hein ?

DUPONT.

Rassure-toi Adélaïde, ce n'était pas moi. (A Frontignac.) Continuez !

FRONTIGNAC, *tout en versant et en buvant deux verres de cognac.*

Merci! d'autres auraient pleuré... crié... etc. Pfff! au bout de huit jours je n'y pensais plus. Du reste, mon commerce m'absorbait et prospérait de jour en jour; les chameaux sont hors de prix. Ainsi, tenez, vous me commanderiez cinq cents chamelles pour la fête de madame Dupont que je serais fort embarrassé pour vous les livrer.

DUPONT.

Je ne vous commande rien du tout.

FRONTIGNAC.

C'est pour dire.

Il boit un troisième verre de cognac.

MADAME DUPONT, *ironique.*

Si vous n'aimez pas le cognac, je puis vous offrir autre chose?

FRONTIGNAC.

Je vous remercie, jamais d'alcool.

DUPONT, *à part.*

C'est heureux?

FRONTIGNAC.

Bref, je ne me serais plus jamais occupé de madame Frontignac si dernièrement à Oran, je n'avais fait connaissance d'une femme incomparable! Une tête d'ange sur un cou de cygne avec un corps de gazelle et une taille de guêpe... je lui offris mon plus beau chameau, elle préféra ma main.

MADAME DUPONT.

Encore!

DUPONT, *à mi-voix.*

A sa place, j'aurais préféré le chameau.

FRONTIGNAC.

Vous dites?

DUPONT.

Rien! Rien! Continuez! C'est palpitant. Elle préféra votre main...

FRONTIGNAC.

Oui, mais impossible de la lui donner avant d'avoir divorcé.

DUPONT, se levant.

Ah! je comprends. Vous faites tous les Dupont de Paris pour tacher de retrouver votre femme.

FRONTIGNAC, qui s'est levé également ainsi que madame Dupont.

Et la pincer avec son amant. Voilà. J'en ai déjà vu une vingtaine. C'est effrayant ce qu'il y a de Dupont. Et aucun n'a l'ascenceur.

MADAME DUPONT.

Croyez bien, monsieur que si nous avions su...

FRONTIGNAC.

Trop aimable. (A Dupont avec amertume.) Si ma femme avait eu du cœur, elle aurait choisi un amant d'un nom moins commun.

DUPONT.

Merci. (Ironique.) Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance.

FRONTIGNAC.

Oh! je la trouverai! Dites-donc, vous n'avez pas de frère ou de neveu?

DUPONT.

Mille regrets. Je suis le seul mâle de ma famille.

FRONTIGNAC.

Triste famille! Enfin. (Saluant.) Madame! Monsieur.

Fausse sortie.

DUPONT.

Serviteur.

FRONTIGNAC.

Ah! j'oubliais. (Lui donnant un carton qu'il tire de sa poche.) Permettez-moi de vous remettre ceci, et tout à vos ordres.

DUPONT.

Mais...

FRONTIGNAC.

Non, non, ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

Il sort vivement par le fond.

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DUPONT, lisant.

Prix courant — chameaux à partir de cinq cents francs. (Déchirant le carton.) En voilà un type!

MADAME DUPONT.

Quel sans gêne!

SCÈNE VI

DUPONT, MADAME DUPONT, puis COUZAN, puis ERNESTINE.

COUZAN, entrant.

On peut entrer?

DUPONT.

Oui, oui.

COUZAN.

Eh ! bien, était-ce au sujet du satyre de Vincennes ?

DUPONT.

Non ! C'est une espèce de loufoque qui voudrait divorcer d'avec une grue pour épouser une gazelle avec un cou de cygne et une taille de chameau.

COUZAN.

Hein ?

DUPONT, à Ernestine qui est entrée par le pan coupé, à droite pour emporter le café et les liqueurs qui sont sur la table.

Ah ! Ernestine... On n'a pas apporté un tableau pour moi ?

ERNESTINE.

Non, monsieur.

Elle sort pendant les répliques suivantes.

MADAME DUPONT.

Un tableau. Tu as acheté un tableau toi ?

DUPONT.

Oui, une occasion exceptionnelle et une bonne action... on devait me l'envoyer ce soir ou demain.

COUZAN.

Et de qui ce tableau.

DUPONT.

De Zézé.

MADAME DUPONT.

Zézé ?

COUZAN.

Mais c'est une femme peintre ça ?

DUPONT.

Oui, une vieille femme, très vieille, une malheureuse qui est impotente et a besoin de gagner sa vie. Elle est manchote.

Couzan, Dupont, Madame Dupont.

MADAME DUPONT.

Manchote? Alors avec quoi peint elle ?

DUPONT.

Avec ses pieds. C'est Béconville, tu sais, mon collègue de la huitième chambre qui m'a recommandé... Et je ne pouvais pas refuser à Béconville.

MADAME DUPONT.

C'est égal tu aurais bien pu me consulter... Et combien as-tu payé cette croûte ?

DUPONT

Un morceau de pain... Quinze francs avec le cadre.

MADAME DUPONT.

Ce n'est pas cher, en effet !

DUPONT.

Et tu verras. C'est très bien. Je le mettrai dans la salle de billard.

MADAME DUPONT, poussant un cri.

La salle de billard ! Ah mon Dieu !

DUPONT.

Eh ! bien qu'est-ce qui te prend ?

MADAME DUPONT.

Lise et son fiancé y sont seuls depuis un quart d'heure... Je vais jeter un coup d'œil.

DUPONT.

C'est ça, ma bonne amie, va, va !

[Madame Dupont sort par la gauche, pan coupé.

SCÈNE VII

DUPONT, COUZAN.

COUZAN.

Dupont Benjamin?

DUPONT.

Couzan Philippe ?

COUZAN.

Regarde-moi bien en face !

DUPONT, embarrassé.

Mais...

COUZAN.

Zezé n'est pas une vieille femme. Zézé n'est pas manchote. Zézé est une délicieuse blonde de 28 ans.

DUPONT, effrayé.

Tais-toi, malheureux, tais-toi !

COUZAN.

Est-ce que par hasard?...

DUPONT.

Eh ! bien, oui !

COUZAN.

Tu es l'amant de Zézé, toi, Benjamin Dupont, président de la neuvième chambre ?

DUPONT.

Depuis un mois. Je fis sa connaissance à l'Expo-

sition des femmes peintres. Ah ! mon ami, quel talent ! Tiens ! ouvre ta main (Couzan ouvre la main.) Mets dans cette main le génie de Michel-Ange, le charme de Raphaël, la grâce de Latour, ajoutes-y une pincée de Murillo, deux grammes de Rubens, agite, agite, fortement. Oh ! agite plus que ça... ça y est ?

COUZAN.

Oui.

DUPONT.

Eh ! bien ! tu as Zézé.

COUZAN.

Mazette !

DUPONT.

Et désintéressée comme tous les grands artistes.

COUZAN.

Tu vas peut-être me dire qu'elle t'aime pour toi-même ?

DUPONT.

Mais je te le dis.

COUZAN.

Ah ! Ah !

DUPONT.

Oh ! tu peux ricaner, c'est le même prix. Je t'aime, me disait-elle encore hier, je t'aime parce que tu as l'air d'un Vélasquez.

COUZAN.

Non ?

DUPONT.

Oui ! mon vieux, il parait que j'ai l'air d'un Vélas-

quez, de dos surtout! Du reste, c'est ainsi qu'elle m'appelle : Vélasquez.

Il s'assied sur le canapé. Couzan s'y assied également, à gauche.

COUZAN.

Et elle ne te demande pas un sou?

DUPONT, froissé.

C'est une artiste et non une cocotte! « Jamais il ne sera question d'argent entre nous, m'a-t-elle déclaré... Tous les mois, tu m'achèteras un tableau et voila tout! » Je lui en ai acheté un.

COUZAN.

Et elle te l'a vendu quinze francs, tout encadré ?

DUPONT.

Quinze francs! Tu bouffonnes! Quatre mille!

COUZAN.

Ah! bon! Ah! bien!

DUPONT.

Son prix habituel est de cinq mille, mais elle me l'a laissé à quatre mille, parce que je ressemble à Vélasquez.

COUZAN.

C'est regrettable pour elle! Mais malheureux, ta femme va s'étonner de ce que tu achètes un tableau tous les mois.

DUPONT.

Je lui dirai que je fais un coup sur les Zézé.

COUZAN.

Enfin! tu fais le Mécène.

DUPONT, se levant et passant à gauche.

Oui, mon vieux, je suis le Mécène à faire.

COUZAN, se levant.

Charmant! Ecoute Dupont, je ne veux pas te faire de morale, mais dans ta situation... un magistrat.

DUPONT.

Eh bien? Quoi? Je trompe ma femme magistralement.

COUZAN.

Ah! si tu le prends comme ça! Enfin tu es heureux?

DUPONT.

Au point que le septième ciel me fait à peine l'effet d'un rez-de chaussée.

COUZAN.

Jusqu'au jour où tu apprendras qu'elle te trompe.

DUPONT, indigné.

Me tromper, elle?

COUZAN.

Mon Dieu, je ne voudrais rien te dire de désagréable, mais tu n'as rien d'un Adonis.

DUPONT, vexé.

Possible! mais j'ai quelque chose d'un Vélasquez... de dos...

COUZAN.

Côté pile... pour le côté face, regarde-toi dans la glace.

DUPONT.

Ah! tu m'embêtes! Attention, ma femme!

Il passe à droite. Paraît madame Dupont par la gauche, pan coupé.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME DUPONT.

MADAME DUPONT, s'adressant à la cantonade.

Restez là, mais soyez bien sages. (A Dupont.) Quelle heure est-il, Benjamin?

DUPONT.

Bientôt dix heures, ma bonne amie.

COUZAN.

Les jeunes mariés ne peuvent tarder à arriver.

MADAME DUPONT, descendant entre Couzan et Dupont.

Ah! j'ai hâte de revoir ma fille, de savoir comment ça s'est passé.

DUPONT.

Tu n'es pas honteuse, à ton âge d'avoir des curiosités pareilles?

MADAME DUPONT.

Ce n'est pas la curiosité. Pense donc, cette pauvre petite, elle sortait du couvent... elle était d'une innocence.

DUPONT.

Ça c'est vrai.

COUZAN.

Pourtant avec les romans d'aujourd'hui.

MADAME DUPONT.

En fait de lectures, mon cher Couzan, je n'ai jamais permis à ma fille que la bibliothèque rose et encore j'expurgeais. Et le jour de son mariage, elle

est partie avant que j'aie pu lui donner les derniers conseils.

DUPONT.

Je l'espère bien, son mari était là pour ça!

COUZAN.

Chère madame ça ne se fait plus !

MADAME DUPONT.

Oui, oui, mais ça se faisait de mon temps.

DUPONT.

Comment, on t'a donné les derniers conseils, à toi?

MADAME DUPONT.

Certes... et c'est bien heureux pour toi. Sans ça je ne t'aurais pas laissé faire tout ce que tu as fait.

SCÈNE IX

Les Mêmes, LISE, GONTRAN, puis PAULETTE et DE TRIVELIN.

LISE, entrant vivement par la gauche pan coupé et suivie de Gontran.

Maman les voilà, l'omnibus vient de s'arrêter devant la porte.

MADAME DUPONT, prête à se trouver mal.

C'est elle, ma fille, mon enfant!

DUPONT.

Le comte et la comtesse !

MADAME DUPONT.

Ah ! mon Dieu ! l'émotion... la joie !

Elle faiblit et tombe assise sur la chaise près de la table.

COUZAN, se précipitant.

Voyons, chère madame.

DUPONT.

Adélaïde, sois homme pendant cinq minutes.

MADAME DUPONT.

Je le serai.

Elle se lève. La porte du fond s'ouvre et parait Paulette suivie de Trivelin. Costume de voyage, sacs à la main.

PAULETTE, allant se jeter dans les bras de sa mère

Oh ! maman ! maman !

MADAME DUPONT.

Paulette !

DUPONT.

Mon gendre !

DE TRIVELIN, lui serrant la main.

Mon cher monsieur Dupont !

DUPONT.

Monsieur Dupont! Voulez-vous bien m'appeler beau-père.

DE TRIVELIN.

Mon cher beau-père. (A Lise). Bonsoir, petite Lise !

LISE.

Bonsoir Robert !

DE TRIVELIN.

Tiens ! des Barbettes... Monsieur Couzan.

Serrements de mains. Madame Dupont est à droite avec Paulette.

DUPONT, à sa femme qui embrasse toujours Paulette.

Dis donc, Adélaïde, après toi, la comtesse. Laisses-en pour les autres.

PAULETTE.

Ah ! Papa ! mon cher papa.

Elle se jette dans les bras de monsieur Dupont.

MADAME DUPONT, à de Trivelin, ouvrant les bras.

Eh ! bien, Robert, c'est à votre tour ; qu'est-ce que vous attendez !

DE TRIVELIN.

J'attendais que la place fût libre, belle maman !

Il l'embrasse.

PAULETTE, à Lise qu'elle embrasse.

Bonsoir, ma Lisette ! (Apercevant Gontran puis Couzan.) Gontran !.. Et mon parrain ! Quelle bonne surprise !

DUPONT.

Et le retour s'est bien passé ?

DE TRIVELIN et PAULETTE.

Très bien ! Très bien !

MADAME DUPONT, à Paulette.

Voyons ta mine !... (Paulette va vers madame Dupont.) Elle est superbe, n'est-ce pas, Couzan ?

COUZAN.

Superbe !

PAULETTE.

Je ne me suis jamais mieux portée.

MADAME DUPONT, gaiement et donnant une petite claque à Robert.

Quant à Robert, je lui trouve l'air un peu fatigué.

DE TRIVELIN.

Vous trouvez ?

DUPONT.

En effet !

PAULETTE, *naïvement.*

Il ne s'est pourtant pas fatigué plus que moi.

DUPONT, *gaiement.*

A savoir ! à savoir !

MADAME DUPONT.

Et dites-moi (*s'interrompant.*) Lise, remonte un peu avec M. des Barbettes. (*Reprenant.*) Dites-moi, mes enfants, rien en route ?

PAULETTE.

Si !

MADAME DUPONT, DUPONT et COUZAN, *vivement.*

Ah !

Couzan, Dupont, Paulette, Madame Dupont, de Trivelin. Lise et Gontran au fond, à gauche.

PAULETTE.

Des cadeaux que nous avons achetés à Venise et qui arriveront dans quelques jours.

MADAME DUPONT.

Mais ce n'est pas de cela que je veux parler. (*Bas à Trivelin pendant que Lise va rejoindre sa sœur.*) Comment va Enguerrand ?

DE TRIVELIN.

Enguerrand ?

MADAME DUPONT.

Le vicomte !

DE TRIVELIN.

Quel vicomte ?

DUPONT.

Mon petit-fils, voyons !

DE TRIVELIN, *très gêné.*

Il va bien, merci... encore un peu vague.

MADAME DUPONT, gaîment.

Au fait, vous avez raison... il vaut mieux l'avoir à Paris.

DUPONT, riant.

A tête reposée.

MADAME DUPONT.

Viens, Paulette, je vais te conduire dans ta chambre.

PAULETTE.

Oui, maman.

DE TRIVELIN.

Je vous accompagne.

MADAME DUPONT.

Non, non, nous revenons dans un instant... restez avec ces messieurs... j'ai à causer avec ma fille.

DE TRIVELIN, inquiet.

Mais à quel propos.

MADAME DUPONT, bas.

Pour savoir si vous l'avez rendue heureuse.

DE TRIVELIN, à part.

Sapristi !

MADAME DUPONT.

Eh bien, Paulette ?

PAULETTE.

Voici, maman, voici, je prenais mon petit sac.

Elle entre à droite, premier plan, avec madame Dupont.

LISE, bas, à Gontran.

Personne ne fait attention à nous, allons dans la salle à manger.

GONTRAN.

Oh! oui!

Ils disparaissent par la gauche, premier plan.

SCÈNE X

DE TRIVELIN, DUPONT, COUZAN.

DE TRIVELIN, qui est resté près de la porte de droite, premier plan, très agité.

Sapristi de sapristi!

DUPONT.

Ah! ça, mon gendre, qu'est-ce que vous avez? Vous paraissez inquiet, préoccupé.

COUZAN.

En effet!

DE TRIVELIN.

Ah! Si vous saviez!

DUPONT.

Quoi! Auriez-vous des reproches à faire à Paulette?

DE TRIVELIN.

Des reproches? à elle? mais Paulette est exquise. Paulette est un ange!

DUPONT.

Ne seriez-vous pas satisfait de notre accueil?

DE TRIVELIN, protestant.

Oh!

DUPONT.

Votre belle-mère raffole de vous.

COUZAN.

Et c'est rare depuis que cette espèce sévit contre l'humanité !

DE TRIVELIN.

Elle raffole de moi... pour le moment, mais dans un instant, elle sortira de cette chambre, l'air furibond, les yeux hors de la tête... et elle me traitera ! Qu'est-ce que je vais prendre, mon Dieu ! Qu'est-ce que je vais prendre !

DUPONT.

Ah ! ça ? Que voulez-vous dire ?

COUZAN.

Je suis de trop peut-être?

DE TRIVELIN.

Non, non, mon bon Couzan, comme parrain, vous n'êtes pas de trop.

DUPONT.

Mais parlez, mon gendre, parlez !

DE TRIVELIN.

Une seconde ; madame Dupont ne va pas tarder à revenir, et j'aime autant en finir en une seule fois.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADAME DUPONT.

Paraît par la droite, premier plan, Madame Dupont, l'air furieux.

MADAME DUPONT, se contenant à peine.

M. le comte Robert de Trivelin !

DE TRIVELIN, à Dupont, et à Couzan.

Ça y est !

MADAME DUPONT.

Vous êtes un triste sire !

DUPONT.

Mais, ah ! ça ! qu'y a-t-il, voyons, qu'y a-t-il ?

DE TRIVELIN.

Ecoutez-moi, écoutez-moi avant de me juger ! (Il leur fait signe de s'asseoir. Madame Dupont s'assied sur le canapé, Dupont sur le pouf et Couzan dans le fauteuil. Trivelin reste debout entre Dupont et la table.) Quant je vous ai demandé la main de Paulette, je l'adorais, je l'adore encore, rassurez-vous. J'étais un fétard... Vous avez exigé six mois de fiançailles.

DUPONT.

C'est vrai ! Vous ne vous plaigniez pas, vous voyiez votre fiancée tous les jours !

DE TRIVELIN.

Et vous devinez ce que furent ces six mois pour un fiancé follement épris, pour un fiancé fidèle et par conséquent affamé, à qui l'on disait : « Regardez, mais n'y touchez pas. » (s'adressant à Madame Dupont.) Vous me répondrez : « Il fallait passer votre faim au premier restaurant venu. »

MADAME DUPONT.

Mais pas du tout, je ne vous répondrai rien de pareil !

DE TRIVELIN.

J'aimais trop Paulette pour la tromper ! J'ose le dire avec fierté, je tromperai peut-être ma femme, mais je n'ai pas trompé ma fiancée. Aussi dans quel état étais-je, les derniers jours...

COUZAN.

C'est l'état habituel des fiancés.

DUPONT, gaiement.

J'étais comme ça ! (A Madame Dupont.) Tu te souviens !

MADAME DUPONT.

Ne l'interromps pas.

DE TRIVELIN.

Arrive le jour des noces ! Quelle journée ! La cérémonie à l'Eglise, le lunch, les gens à qui l'on serre la main avec le geste machinal de retourner des gaufres ! Enfin, à dix heures, Paulette et moi, nous nous défilons... Ah ! quel soulagement ! plus de corvées, plus de parents...

MADAME DUPONT.

Merci tout de même !

DE TRIVELIN.

Notre compartiment était retenu à la gare du Nord, nous y montons... le train part et je saisis ma petite Paulette dans mes bras. Elle tremblait, la pauvrette... je me suis mis à lui dire un tas de choses sans suite, mais délicieuses...

DUPONT.

Oui, j'en ai dit autant à ma femme en pareille circonstance. (A Madame Dupont.) Tu te souviens?

MADAME DUPONT, à Trivelin.

Continuez !

DE TRIVELIN.

Peu à peu, la confiance lui revenait... notre causerie fut douce, puis tendre, puis plus tendre... plus passionnée... j'avais résolu pourtant d'attendre et de

n'être le mari de ma femme qu'à Bruxelles... Mais petit à petit, je sentais qu'une autre résolution s'affermissait en moi, celle de ne pas attendre la Belgique et de cueillir la fleur de l'hyménée sur le sol sacré de la patrie !

DUPONT.

Très bien !

DE TRIVELIN.

J'étais hors de moi. Elle, la pauvre petite, haletait... elle haletait d'une émotion inconnue... Nous n'entendions plus rien, nous ne nous apercevions pas que le train avait ralenti et juste au moment où le plus beau de mes rêves allait s'accomplir... la portière s'ouvrit et un homme galonné parut qui s'écria : « Vous n'avez rien à déclarer? » C'était la douane !

Il tombe assis sur la chaise.

DUPONT, riant.

Ah ! ça, c'est vexant !

DE TRIVELIN.

Ne riez pas ! La secousse fut rude. Je flanquai dehors ce gabelou malencontreux. Mais le charme était rompu ! J'avais subi je ne sais quelle détente, une détente nerveuse. Bref, quand le train se remit en marche... je n'avais plus rien à déclarer !

COUZAN.

Diable ! Diable !

DUPONT.

Voyons... ce n'est pas possible !

DE TRIVELIN.

C'est comme je vous le dis... Tandis que j'essayais de me remettre. Paulette s'endormait sans avoir rien compris à tout cela... Je respectai son sommeil... et

à Bruxelles elle acheva la nuit paisiblement commencée.

DUPONT.

Mais le lendemain ?

DE TRIVELIN.

Le lendemain, hélas, je ne sais comment ça se fit, mais au moment psychologique, l'image de ce douanier surgit dans ma pensée... et... va te faire fiche !

DUPONT.

Il ne fallait pas penser au douanier !

DE TRIVELIN.

Oh ! je ne l'avais pas fait exprès, je vous prie de le croire !

DUPONT.

Mais le surlendemain ?

DE TRIVELIN.

J'avais perdu toute confiance en moi... Et voyez-vous, dans cette occurence, quand on a perdu confiance en soi, on a tout perdu ! (Se levant.) Tenez, j'ai voulu dépayser mes nerfs, je suis allé en Allemagne.. en Suisse... en Italie... et partout, vous m'entendez, partout, à Cologne, à Venise... à Rome, à Naples, à Marseille, cet infernal douanier m'a poursuivi... chaque fois, au moment des derniers aveux... j'entends sa voix narquoise : « Vous n'avez rien à déclarer? » Et chaque fois je retombe du haut de mon exaltation. (Il retombe assis sur la chaise.) Et voilà, vous connaissez maintenant la triste vérité.

DUPONT.

Et Paulette, que dit-elle ?

MADAME DUPONT.

La chère innocente ne se doute de rien, et tout à

l'heure, à chacune de mes questions, elle me regardait avec des grands yeux étonnés comme si je lui avait demandé le nom de la grand'mère de Sésostris!

DUPONT.

Sapristi! (à Couzan.) Qu'est-ce que tu en penses, toi?

COUZAN.

J'en pense que si ça continue, monseigneur l'évêque n'est pas prêt d'entrer au séminaire!

DE TRIVELIN, se levant.

Ah! ce douanier! Et cette phrase! Cette phrase!

MADADE DUPONT, se levant.

Mais, vertuchoux, quand on est comme ça, on ne se marie pas, on se fait moine!

DUPONT, qui s'est levé également.

Et encore, ça dépend des ordres!

DE TRIVELIN.

Oh! je vous en prie, pas d'ironie! Ce qui m'arrive n'est pas si joyeux!

DUPONT.

Enfin, monsieur, cette situation peut durer éternellement.

MADAME DUPONT.

Et je veux avoir des petits enfants, je le veux!

DUPONT.

Nous en voulons.

DE TRIVELIN.

Mais moi aussi! Laissez-moi me remettre de cette mésaventure qui n'est que passagère.

MADAME DUPONT.

Vous avez un mois... Si au bout d'un mois, vous n'êtes pas plus avancé, va te promener!

COUZAN, qui s'est levé en même temps que les autres.

Mes chers amis permettez-moi...

MADAME DUPONT.

On ne vous demande pas votre avis. Asseyez-vous !

COUZAN.

Bon !

Il va se rasseoir dans le fauteuil.

MADAME DUPONT, à Trivelin.

Voulez-vous que je vous dise. Vous n'avez apporté à ma fille que les restes d'un fétard !

DE TRIVELIN.

C'est faux ! archi faux !

DUPONT.

Si encore, il connaissait l'art d'accommoder les restes !

DE TRIVELIN, se fachant.

M. Dupont.

MADAME DUPONT, à Dupont

D'ailleurs, tout ce qui arrive là, c'est bien de ta faute, à toi, aussi.

DUPONT.

A moi !

MADAME DUPONT.

Si monsieur n'avait pas voulu pour gendre un noble, un cercleux !

DUPONT

Pardon ! c'est toi qui désirais voir ta fille comtesse.

Ils se disputent nez à nez devant de Trivelin qu'ils bousculent.

MADAME DUPONT, protestant.

Moi ? moi ?

DUPONT.

Parfaitement ! moi je ne voulais pas... je suis un vieux républicain, fils et petit fils de républicain, mon grand-père a été tué sur les barricades.

MADAME DUPONT.

Ah ! C'est trop fort ! Je l'ai toujours dit : (Montrant Trivelin.) Ce garçon-là a une tête qui ne me revient pas.

DUPONT.

Pardon, c'est moi qui t'ai dit-ça !

MADAME DUPONT.

Toi ? Toi ? Benjamin ?

DUPONT.

Adélaïde !

DE TRIVELIN, les séparant.

Vous savez que je suis là.

COUZAN.

Voyons, mes amis, calmez-vous... et laissez-moi vous dire.

MADAME DUPONT.

Encore une fois, Couzan, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

DUPONT.

Assieds-toi !

COUZAN.

Bon ! Bon !

Il va se rasseoir dans le fauteuil.

MADAME DUPONT, à Trivelin.

Quant à vous, monsieur, voici mon ultimatum: Je vous donne trois jours...

DE TRIVELIN.

Trois jours? Pourquoi faire?

MADAME DUPONT.

Si au bout de trois jours, vous n'êtes pas devenu le mari de votre femme, nous réclamons le divorce.

DE TRIVELIN.

Le divorce?

DUPONT.

Trois jours! Pas une nuit de plus!

MADAME DUPONT.

Et le divorce prononcé, nous donnerons sa main à La Baule.

DE TRIVELIN.

La Baule? Qu'est-ce que c'est que ça. La Baule?

DUPONT.

Un brave garçon qui adore Paulette, et que nous avons eu le tort de ne pas vous préférer.

DE TRIVELIN.

Hein?

DUPONT.

Du reste, c'est convenu avec lui... il a le numéro deux.

DE TRIVELIN.

Le numéro deux?

Ernestine paraît par la droite, premier plan.

Couzan, Dupont, Madame Dupont, de Trivelin.

SCÈNE XII

LES MÊMES, ERNESTINE.

ERNESTINE, à de Trivelin.

Monsieur.

DE TRIVELIN, énervé.

Quoi? Qu'est-ce que c'est?

ERNESTINE.

Madame voudrait avoir les clefs.

DE TRIVELIN.

Les clefs? Quelles clefs ?

MADAME DUPONT, ironique.

Les clefs de la malle, parbleu. Allez ! occupez-vous du ménage... Rendez-vous utile, au moins, puisque vous ne pouvez pas vous rendre agréable !

DE TRIVELIN, montrant Ernestine et bas.

Ah ! je vous en prie, ne mettez pas les gens au courant de cette histoire. (A Ernestine.) C'est bien, j'y vais ! (Ernestine remonte et sort par le fond, à part.) Divorcer !... le numéro deux ? Ah ! nous verrons bien !

Il sort par la droite, premier plan.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins DE TRIVELIN, puis ERNESTINE, puis LA BAULE.

COUZAN, se levant.

Le pauvre garçon, ce n'est pas de sa faute.

MADAME DUPONT.

Ce n'est fichtre pas de la mienne!

DUPONT.

Ni de la mienne !

ERNESTINE, entrant par le fond et annonçant.

M. La Baule.

DUPONT.

Lui !

MADAME DUPONT.

Ah ! entrez, mon cher enfant ! entrez !

Parait La Baule pleurant. Ernestine sort.

COUZAN, à part.

La fontaine ambulante !

LA BAULE.

Je viens vous faire mes adieux.

DUPONT et MADAME DUPONT.

Vos adieux ?

LA BAULE.

Oui... décidément, vivre à Paris est au-dessus de mes forces... je vais aller pleurer dans le Midi : Je partirai demain matin.

MADAME DUPONT.

Non !

LA BAULE.

Pardon !... Après-demain, Monte-Carlo sera inondé de mes larmes.

MADAME DUPONT.

Je vous dis que non. Vous partirez dans trois jours.

DUPONT.

Si toutefois vous partez.

LA BAULE.

Pourquoi ?

MADAME DUPONT.

Parce que d'ici là, il peut se passer... qu'il ne se passe rien du tout.

Couzan, Madame Dupont, La Baule, Dupont.

DUPONT.

Et dans ce cas, vous épousez Paulette.

LA BAULE.

Hein! moi? épouser Paulette ?

DUPONT.

Oui, nous la reprenons à Trivelin.

LA BAULE.

Ah! j'en étais sur! ce misérable l'a rendue malheureuse.

MADAME DUPONT.

Non, mais il ne l'a pas rendue heureuse!

LA BAULE.

Je ne saisis pas!

DUPONT.

Ecoutez!

COUZAN.

Mais tu ne vas pas raconter à monsieur.

DUPONT.

Tiens, je vais me géner...

Il parle bas à l'oreille de La Baule.

MADAME DUPONT, à Couzan.

Il a raison!

LA BAULE, poussant un cri.

Oh!

DUPONT.

Saisissez-vous maintenant ?

LA BAULE, poussant un cri plus fort.

Oh!

MADAME DUPONT.

Et chaque fois qu'il voit un douanier, c'est comme ça !

LA BAULE.

Non ! Ah ! elle est bonne ! Elle est bonne ! Et voilà l'homme des premières!

DUPONT.

Des premières ? pas même des répétitions!

MADAME DUPONT.

Et comme vous avez le numéro deux, si dans trois jours ma fille n'est pas sa femme, elle est à vous !

DUPONT.

Elle est à vous!

LA BAULE, avec émotion.

Oh ! madame ! Je la rendrai heureuse, moi, et plutôt dix fois qu'une !

Il pleure.

DUPONT.

Ah ! non ! ne pleurez plus !

LA BAULE, se jetant dans les bras de Dupont.

C'est de joie, cette fois, c'est de joie !

MADAME DUPONT.

Eh bien ! et moi, mon enfant ! mon cher enfant, dans mes bras!

La Baule se jette dans les bras de madame Dupont pendant que de Trivelin paraît par la droite premier plan.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DE TRIVELIN.

DE TRIVELIN, à Dupont.

Quel est ce monsieur qui embrasse votre femme?

DUPONT.

Le fiancé de la vôtre, monsieur !

DE TRIVELIN.

Plait-il ?

DUPONT.

C'est La Baule.

DE TRIVELIN.

Lui ! (Allant à La Baule.) Monsieur, si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de vous en aller tout de suite !

LA BAULE.

Pardon ; monsieur, je ne vous connais pas.

DE TRIVELIN.

Je suis le comte de Trivelin !

LA BAULE.

Ah ! c'est vous l'homme au douanier !

DE TRIVELIN, hors de lui.

Comment, ils ont été lui raconter... (A la Baule.) Monsieur, je vous déclare...

LA BAULE, ironique.

Oh ! vous n'avez rien à déclarer !

DUPONT et MADAME DUPONT, riant et applaudissant.

Bravo !

DE TRIVELIN.

Ah ! sortez !... sortez, monsieur, je vais faire un malheur.

LA BAULE, se fachant.

Monsieur !

MADAME DUPONT.

Non, non, ne lui répondez pas !

DUPONT.

Vous reviendrez dans trois jours.

LA BAULE.

Soit, je me retire, ne voulant pas me colleter avec Monsieur... (A madame Dupont, tout en regardant de Trivelin avec défi.) Au revoir, belle-maman...

MADAME DUPONT.

Au revoir, mon gendre.

LA BAULE, à Trivelin.

Quant à vous, monsieur, nous nous reverrons plus tôt que vous ne pensez !

DE TRIVELIN, furieux.

Monsieur !

LA BAULE.

Monsieur !

MADAME DUPONT, l'entraînant.

Allez, mon enfant, allez.

LA BAULE.

Ah ! il ne me fait pas peur !

Il sort par le fond, entraîné par Dupont et madame Dupont.

SCÈNE XV

DE TRIVELIN, COUZAN.

DE TRIVELIN.

Qu'est-ce que vous dites de ça ? Oh ! les sales bêtes!... les rosses ! La vieille surtout!

Il s'assied sur la chaise à gauche de la salle.

COUZAN, allant à lui.

Voyons, calmez vous !

DE TRIVELIN.

Ah! je suis un homme perdu, flambé !

COUZAN.

Mais non! que diable ! Votre cas n'est nullement désespéré ; il est très connu, il est purement psychologique ! Et si votre belle mère était médecin !

DE TRIVELIN, se levant.

Oh ! non... elle est assez dangereuse comme ça !

Il va s'asseoir dans le fauteuil, à gauche.

COUZAN, le suivant.

Vous êtes un nerveux, un impressionnable, et voilà tout. La mésaventure qui vous arrive est même assez fréquente... Ainsi, tenez, moi qui vous parle...

DE TRIVELIN.

Quoi, vous?

COUZAN, s'asseyant sur le pouf.

Parfaitement. Feu madame Couzan, — que Dieu ait son âme, — n'a connu les joies conjugales qu'après deux mois de mariage.

DE TRIVELIN.

Pas possible ?... Et cela également à cause d'un douanier ?

COUZAN.

Non, moi, c'était à cause d'un veau.

DE TRIVELIN.

D'un veau ?

COUZAN.

Oui, il faut vous dire qu'en province, —feu madame Couzan, que Dieu ait son âme, était de Bayeux. — En province on a l'habitude, le jour des noces, de faire aux jeunes époux des farces de mauvais goût. Les témoins de feu madame Couzan, que Dieu ait son âme !... trouvèrent donc spirituel de cacher dans la chambre nuptiale derrière un paravent, un veau.

DE TRIVELIN.

Non ?

COUZAN.

Ah ! ils ont le sourire en province ! Tout d'abord, je ne m'aperçus de rien, mais au moment précis où, vous me comprenez... ?

DE TRIVELIN.

Oui, oui, au moment où mon douanier, à moi, fit irruption dans le wagon...

COUZAN.

Tout juste ! le veau se mit à appeler sa mère. (De Trivelin pousse un beuglement.) Vous y êtes ! Vous voyez ma tête d'ici.

DE TRIVELIN.

Si je la vois ! Et la sienne aussi !

COUZAN.

Furieux, je fis descendre à ce ruminant en bas âge

les marches de l'escalier plus vite qu'il ne les avait montées, et je voulus reprendre la conversation à peine ébauchée. Ah ! bien oui !... plus personne ! Muet comme une carpe !

DE TRIVELIN.

Et comme moi !

COUZAN.

Le lendemain, même mutisme, le surlendemain aussi... (se levant.) Cet animal me hantait ! Il était là devant moi, appelant sa mère ! Allez donc cueillir une fleur d'oranger dans ces conditions-là !

DE TRIVELIN.

Parbleu ! Et alors ?

COUZAN, revenant s'asseoir.

Les nuits succédèrent aux nuits, les semaines aux semaines... comme vous, je me disais : je suis perdu... flambé !

DE TRIVELIN.

Et alors ? Et alors ?

COUZAN.

Alors, désespéré, j'allai consulter un médecin de mes amis.... je lui fis part des craintes que j'avais d'avoir à jamais perdu l'usage de la parole, et il me répondit : « Tu es idiot, va trouver Clémence ! »

DE TRIVELIN.

Clémence ?

COUZAN.

La cocotte de Bayeux. Dans les petites villes, il n'y en a qu'une, aussi n'est-ce pas une sinécure !

DE TRIVELIN.

Et vous êtes allé trouver Clémence ?

COUZAN, se levant.

Et Clémence me rendit l'orgueil de moi-même!

DE TRIVELIN, même jeu.

Non?

COUZAN, les yeux au ciel.

C'est la seule fois que j'ai trompé feu madame Couzan, que Dieu ait son âme, mais c'était pour la rendre heureuse.

DE TRIVELIN.

Ah! par exemple! et depuis... plus jamais d'aphonie?

COUZAN.

Jamais! seulement...

DE TRIVELIN, inquiet.

Quoi?

COUZAN.

Depuis cette époque-là, je ne digère plus le veau!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, DUPONT, LISE et GONTRAN, puis MADAME DUPONT.

DUPONT, entrant de gauche premier plan suivi de Gontran et de Lise.

Oui... Oui... il est temps de vous retirer, mon jeune ami!

COUZAN.

Je descends avec vous, monsieur des Barbettes.

DUPONT.

Lise, va dire à ta mère et à ta sœur que ces messieurs s'en vont.

LISE

Oui, papa...

Elle sort par la droite, premier plan.

Couzan et de Trivelin sont remontés un peu et causent à voix basse pendant les répliques suivantes.

GONTRAN, à Dupont montrant Lise.

Oh ! est-elle gentille !

DUPONT.

N'est-ce pas ?

GONTRAN.

Je la rendrai heureuse !

DUPONT.

J'y compte bien.

GONTRAN.

Aussi heureuse que sa sœur !

Il remonte vers Couzan.

DUPONT, à lui-même.

Sa sœur, pauvre petite... mais j'y pense !... (Haut.) Des Barbettes, venez un peu ici... (Bas et d'un air jovial.) Vous avez une maîtresse, hein ?

GONTRAN, vivement.

Je vous jure que non.

DUPONT, prenant un air soucieux.

Ah !... Et depuis combien de temps ?

GONTRAN.

Depuis que j'aime mademoiselle Lise, depuis six mois.

DUPONT, à part.

Six mois comme l'autre. Est-ce que celui-là aussi ?...

GONTRAN, étonné, à part.

Pourquoi me demande-t-il ça !

DUPONT, bas.

Des Barbettes, que pensez-vous des douaniers ?

GONTRAN, stupéfait.

Les douaniers ? Ce sont les ennemis de la contrebande.

DUPONT, à lui-même.

De la contrebande, oui ! (à Gontran.) Venez me parler demain matin sans faute.

GONTRAN.

Oui, monsieur Dupont... (A part.) Qu'est-ce qu'il a ?

COUZAN, qui pendant ces répliques a causé à voix basse avec de Trivelin, bas à celui-ci.

Je vous le répète, le remède est infaillible !

MADAME DUPONT, entrant suivie de Lise par la droite, premier plan.

Mon cher Couzan, Paulette vous prie de l'excuser, elle se déshabille.

COUZAN.

Elle est toute excusée. Au revoir, chère madame.

MADAME DUPONT.

Au revoir, mon bon ami. (A des Barbettes.) Au revoir Gontran !

GONTRAN.

Puis-je vous demander l'autorisation d'embrasser ma fiancée ?

MADAME DUPONT.

Mon jeune ami, vous connaissez mes principes,

vous n'embrasserez votre fiancée que lorsqu'elle sera votre femme.

DUPONT.

Seulement, si vous tenez absolument à embrasser une personne du sexe différent du vôtre, votre belle-mère est là.

GONTRAN.

Mais avec plaisir?

Il l'embrasse.

DUPONT, à Gontran.

Allez, allez, ne vous gênez pas, appuyez!

COUZAN, à Lise.

Au revoir, Lisette!

LISE.

Je vous reconduis, mon cher M. Couzan.

COUZAN, bas à Trivelin, lui serrant la main.

Infaillible!

DE TRIVELIN.

Merci!

LISE, bas à Gontran.

Nous nous embrasserons dans l'antichambre.

Couzan et Gontran sortent par le fond reconduits par Lise.

SCÈNE XVII

DE TRIVELIN, DUPONT, MADAME DUPONT.

MADAME DUPONT, qui est remontée ainsi que Dupont vers la droite.

Et maintenant, nous vous laissons, M. le comte de Trivelin.

DE TRIVELIN, *d'un ton conciliant.*

Voyons, belle-maman!

MADAME DUPONT.

Oh! belle maman! nous recauserons de ça dans trois jours.

DUPONT.

Vous savez ce qu'il vous reste à faire?

DE TRIVELIN, *agacé.*

Ah! seigneur! oui, je le sais!

DUPONT.

Trois jours!

DE TRIVELIN.

Trois jours, mais...

MADAME DUPONT.

C'est plus qu'il n'en a fallu à Dieu pour créer l'homme.

DUPONT.

Et la femme!

DE TRIVELIN, *d'un ton conciliant.*

Je vous en prie

MADAME DUPONT.

Bonne nuit, M. le comte de Trivelin.

DUPONT.

Bonne nuit, descendant des preux!

MADAME DUPONT.

Viens Benjamin, allons-nous coucher (*Bas et baissant les yeux.*) Et donnons-lui le bon exemple!

DUPONT, *à part.*

Hein! ah! non!

Ils sortent par la droite, pan coupé.

SCÈNE XVIII

DE TRIVELIN, puis PAULETTE.

DE TRIVELIN, seul.

Trois jours! trois! pas même huit, comme à un domestique!

PAULETTE, entrant par la droite premier plan, en coquet déshabillé, les épaules et les bras nus.

Eh bien, Robert, que faites-vous?

DE TRIVELIN.

Ma femme! ma chère petite femme! (A part.) Trois jours! (A Paulette.) Je pensais à toi

PAULETTE.

Ah!

DE TRIVELIN.

Viens t'asseoir-là... (Il la prend par la main et la fait asseoir sur le pouf; à lui-même.) Allons, voyons du ressort! Ici, plus de douanier! rien ne te menace!

PAULETTE.

Et que pensiez-vous de moi?

DE TRIVELIN.

Vous? Pourquoi vous?

PAULETTE.

C'est drôle, ça me gêne de vous dire « tu. »

DE TRIVELIN.

Tu t'y feras!

PAULETTE, se levant.

Dites-moi... non, dis-moi... tu es faché avec maman ?

DE TRIVELIN, vivement.

Du tout ! Du tout !

PAULETTE, elle passe à droite et va s'asseoir sur le canapé.

Ah ! elle est venue dans ma chambre, elle m'a posé un tas de questions.

DE TRIVELIN, entre ses dents.

Oh ! la vieille rosse !

PAULETTE.

Qu'est-ce que tu dis ?

DE TRIVELIN, s'asseyant sur le canapé.

Rien ! Que t'a demandé ta sainte femme de mère ?

PAULETTE.

Des choses bizarres auxquelles je n'ai rien compris du tout. Alors, elle a paru fâchée contre toi... J'ai pensé que vous vous étiez disputés.

DE TRIVELIN.

Au contraire... elle m'adore, ta mère... elle me compare à Dieu, ainsi, tu vois !

PAULETTE.

Tant mieux... On va se coucher ?

Elle veut se lever.

TRIVELIN.

Non, pas encore, ma petite Paulette. (Il l'a fait rasseoir.) Je suis si heureux de t'avoir ainsi près de moi, à moi tout seul.

PAULETTE.

En voyage, j'étais à vous tout seul !

DE TRIVELIN.

Oui, mais il y avait des préoccupations, des ennuis.

PAULETTE.

Ah! vous aviez toujours peur de manquer le train.

DE TRIVELIN.

Justement! Ici, je n'ai pas peur de manquer le train. (Lui passant le bras autour de la taille.) Tu es à moi... Tu es ma femme! ma chère petite femme!

PAULETTE.

Je la suis depuis un mois!

DE TRIVELIN.

Ce n'est pas la même chose... Reprenons l'entretien où nous l'avons laissé il y a un mois.

PAULETTE.

En chemin de fer.

DE TRIVELIN, se levant vivement.

Ne parlons plus de chemin de fer! Ne parlons plus de chemin de fer. (Paulette s'est levée.) Ah! Paulette! ma Lélette!

Il la prend dans ses bras.

PAULETTE.

Qu'avez-vous? vous êtes tout drôle, ce soir?

DE TRIVELIN.

Non, je ne suis pas drôle, non, je ne suis pas drôle!

Il l'embrasse avec frénésie.

PAULETTE.

Finis! Tu me donnes la chair de poule!

DE TRIVELIN

Et à moi la chair de coq!

Il l'embrasse.

PAULETTE.

Tu ne m'as jamais embrassée comme ça!

DE TRIVELIN, avec feu.

N'est-ce pas? N'est-ce pas?

PAULETTE.

Il me semble que je suis le petit chaperon rouge auprès du loup.

DE TRIVELIN.

Un bon loup, ma chérie, qui va te dévorer.

PAULETTE.

Mère-grand, pourquoi vos yeux brillent-ils de la sorte?

DE TRIVELIN.

C'est pour mieux te fasciner, mon enfant.

Il l'embrasse.

PAULETTE.

Mère-grand, comme vos lèvres sont brûlantes?

DE TRIVELIN.

C'est pour mieux vous embrassez, mon enfant.

PAULETTE.

Mère-grand, pourquoi vos mains tremblent-elles ainsi?

DE TRIVELIN.

C'est pour mieux t'emporter, mon enfant!

PAULETTE.

Robert! Robert!

De Trivelin l'entraîne dans la chambre et éteint l'élec-

tricité dont le commutateur est près de la porte. — Nuit. La scène reste vide. Puis on voit la porte d'entrée s'ouvrir. La Baule paraît en costume de douanier. Il a une fausse barbe et tient un rat de cave allumé.

SCÈNE XIX

LA BAULE, puis DE TRIVELIN, à la cantonade.

LA BAULE, seul, après être descendu au milieu, et levant sa fausse barbe.

C'est moi ! (Il remet sa fausse barbe.) Cinq louis à un gabelou de la gare du Nord, pour qu'il me prête son costume, deux louis à Ernestine pour avoir la clef de l'appartement, et me voilà... Oh ! non, tu ne seras pas le mari de ma Paulette ! Voyons ! leur chambre est là... (Il se dirige vers la porte de droite et regarde par le trou de la serrure.) Ah ! mon Dieu ! j'arrive à temps !

Il ouvre la porte.

VOIX DE TRIVELIN, poussant un cri.

Ah !

LA BAULE, d'une voix forte.

Vous n'avez rien à déclarer ?

VOIX DE TRIVELIN, même jeu.

Ah !

La Baule referme la porte, souffle son rat de cave et se sauve par le fond. Obscurité.

SCÈNE XX

DE TRIVELIN, puis PAULETTE, à la cantonade.

DE TRIVELIN, en bras de chemise, entrant.

Où est-il? Où est-il? (Il allume vivement l'électricité, va ouvrir la porte du fond.) Personne! Personne! (Avec une rage comique.) Allons, bon! j'ai des hallucinations, à présent!

PAULETTE.

Robert, viens-tu?

DE TRIVELIN.

Voilà, voilà! Endors-toi. (A part.) Plus que deux jours!

Il tombe assis sur le pouf.

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

Un atelier de peintre. Ameublement luxueux et un peu « cocotte ». Porte d'entrée générale au fond, à droite pan coupé. Deux portes à gauche. Au fond, grande fenêtre d'atelier. Petite fenêtre praticable à un seul battant, au fond à gauche, en pan coupé. Au fond, près de la porte d'entrée, un petit paravent. Sous la grande fenêtre un peu à gauche, une table sur laquelle est un casque de guerrier romain. Entre cette table et le paravent, un chevalet sur lequel est un tableau représentant Marius méditant sur les ruines de Carthage. Un peplum rouge est accroché sur le haut du chevalet. A gauche, une chaise longue. A droite de la chaise longue un grand chevalet posé un peu obliquement. Petit tableau sur le chevalet et derrière, appuyé contre, une grande toile représentant une femme grandeur nature et légèrement vêtue. Contre le chevalet est également posée une lance de guerrier romain. Un escabeau entre le chevalet et la chaise longue. A droite de la scène, un troisième chevalet, avec un tableau auquel le Prix de Rome, assis sur un escabeau, travaille au lever du rideau. Une chaise à gauche de ce chevalet et un escabeau à droite, avec, dessus, une boîte à couleurs ouverte. A gauche de la chaise et par devant une sorte de petit escabeau sur lequel on monte pour poser. A droite de la porte d'entrée, petite étagère. Entre les deux portes de gauche, un secrétaire. Nombreuses toiles au mur, bibelots, meubles, etc.

Note importante. — Les vêtements de Dupont, Trivelin et Frontignac, doivent à cet acte, sinon être absolument semblables, du moins se ressembler assez comme couleur, pour que, à première vue, on puisse les confondre.

SCÈNE PREMIÈRE

ZÉZÉ, MARIETTE, LE PRIX DE ROME.

Au lever du rideau, Zézé est assise sur la chaise longue. Mariette, assise sur une chaise basse lui fait les mains. Sur l'escabeau, près de la chaise longue, lime à ongles, petite brosse, etc. Le Prix de Rome travaille à droite.

ZÉZÉ.

C'est bientôt fini, Mariette ?

MARIETTE.

A l'instant, madame.

ZÉZÉ.

Dis-moi, tu as lu les journaux de ce matin ?

MARIETTE.

Le Petit Journal, comme d'habitude.

ZÉZÉ.

Rien de neuf ?

MARIETTE.

Non, des évènements sans importance. Des massacres par ci, des tremblements de terre par là.

ZÉZÉ.

Et le mystère de Vincennes ?... Le satyre de la veuve Tripette ? On ne l'a pas encore pincé ?

MARIETTE.

Pensez-vous? Ils ne l'auront pas ; il est trop fin !

LE PRIX DE ROME, tout en travaillant.

C'est égal, violer une femme de 80 ans, il en avait du courage, ce frère-là !

MARIETTE.

Pour sûr !

ZÉZÉ.

On en a décoré qui avaient fait moins que ça !

MARIETTE, se levant.

Voilà qui est fini, madame.

ZÉZÉ, se levant.

Enfin! il est deux heures et je suis à peine prête.

MARIETTE.

Oh ! M. Velasquez ne vient jamais avant deux heures et demie.

Pendant les répliques suivantes, Mariette va serrer dans le secrétaire de gauche la lime à ongles, la brosse, etc, remonte la chaise au bout du bureau et met l'escabeau au bout de la chaise longue près du chevalet.

ZÉZÉ.

C'est bien assez tôt. Quelle barbe!

LE PRIX DE ROME.

Possible, mais, il m'est sympathique, ce vieux magistrat.

ZÉZÉ, allant vers la droite.

Tu ne le connais pas !

LE PRIX DE ROME.

Je le connais à travers toi... Tu m'a dit qu'il adorait cette peinture.

ZÉZÉ.

C'est vrai. Il m'a dit souvent : Zézé, vous avez une fortune dans la main.

LE PRIX DE ROME.

Hein! S'il savait que tu n'as jamais tenu un pin-

ceau et qu'il y a un ancien Prix de Rome attaché à l'établissement.

ZÉZÉ, *s'asseyant à gauche du chevalet près du Prix de Rome.*

Il a coupé dans le pont !

LE PRIX DE ROME.

Comme les autres.

ZÉZÉ, *tout en s'étirant.*

C'est égal, fameuse idée que j'ai eue là, tout de même! Que serais-je pour le monde sans cette façade, depuis que j'ai lâché mon mari à Biskra ?

LE PRIX DE ROME.

Le sieur Frontignac, marchand de chameaux.

ZÉZÉ.

Je serais Zézé la grue, et voilà tout. Tandis que je suis une artiste ; on parle de moi dans les journaux, j'expose au Salon, je suis hors concours.

LE PRIX DE ROME.

Et dire que lorsque je signais mes tableaux de mon nom, on ne m'en offrait même pas cinquante francs avec le cadre !

ZÉZÉ, *se levant.*

Parce que tu ne donnais pas la prime. Je donne la prime, moi !

LE PRIX DE ROME.

Ton corps d'hétaïre !

ZÉZÉ.

Et c'est la prime qui plaît aux acheteurs. (*Tout en posant son pied droit sur le petit escabeau et en s'étirant.*) C'est curieux, je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, je suis nerveuse.

LE PRIX DE ROME.

Mais c'est le printemps.

ZÉZÉ.

Le printemps ! Tu as raison. C'est donc ça que j'ai du vague à l'âme depuis hier et des fourmis qui me grimpent dans les jambes !

LE PRIX DE ROME.

Parbleu ! Velasquez va venir, tu fêteras le printemps avec lui !

ZÉZÉ.

Fêter le printemps avec lui ? Ah ! non, tu ne voudrais pas ! je ne sais pas avec qui je le fêterai, mais ce que je sais bien par exemple...

LE PRIX DE ROME.

C'est que Velasquez sera cocu une fois de plus !

ZÉZÉ.

Tu l'as dit ! Aujourd'hui, Prix de Rome, il me faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde. Aussi, dès que Velasquez arrivera, je le sèmerai pour la journée. (Sonnette à la cantonade.) Un coup sec ! C'est lui... (A Mariette.) Fais-le entrer. (Au Prix de Rome qui s'est levé.) Et toi, ouste !... Passe-moi les pinceaux et la palette.

LE PRIX DE ROME.

Faut-il filer à la cuisine ?

ZÉZÉ.

Non, colle-toi le peplum et le casque.

LE PRIX DE ROME.

Bon.

Il va mettre le casque et le peplum puis revient et monte sur le petit escabeau après avoir pris la lance qui est contre le chevalet du milieu.

ZÉZÉ.

Tu vas voir comment j'expédie la magistrature.

Elle s'assied devant le chevalet de droite.

LE PRIX DE ROME.

Que vas-tu encore lui raconter ?

Il prend une pose face au public, la main gauche un peu relevée, la lance à la main droite.

ZÉZÉ.

Bah ! Avec les poires, on n'a que l'embarras du choix !

LE PRIX DE ROME, au public.

Et dire que je suis prix de Rome !

SCÈNE II

Les Mêmes, MARIETTE, puis VELASQUEZ, DUPONT.

MARIETTE, entrant par le fond et annonçant.

M. Velasquez !

DUPONT, entrant un bouquet de muguet à la main.

Bonjour, ma Zézé !

ZÉZÉ, faisant semblant de peindre.

Bonjour Velasquez ! (Apercevant le bouquet.) Oh ! du muguet !

DUPONT, galant.

La fleur du printemps ! (Chantonnant tout en allant poser le bouquet dans un vase qui est sur l'étagère.) Joli mois de mai... Joli mois de mai. (Redescendant entre le Prix de Rome et Zézé.) Et déjà au travail ?

ZÉZÉ.

Dès l'aube... Je mets la dernière main à cette toile.

DUPONT.

Permettez que je baise cette dernière main qui est à la fois celle d'un maître incontesté et d'une maîtresse adorable.

LE PRIX DE ROME, à part, à l'adresse de Dupont.

Bonne poire... un peu mûre !

DUPONT, qui admire le tableau.

Admirable! C'est admirable !

LE PRIX DE ROME, à part.

Mais, poire qui a du goût.

DUPONT.

Ah ! Zézé ! ma Zézé !

Il se penche pour l'embrasser.

ZÉZÉ.

Attention !

Elle lui montre la palette.

DUPONT, riant.

Ah ! C'est vrai. Prenez garde à la peinture. (Il se retourne et accroche son chapeau à la main gauche du Prix de Rome. Celui-ci prend le chapeau de la main droite. Dupont regarde le jeu de scène avec stupéfaction.) Tiens ! Il est donc vivant ! C'est un être humain !

ZÉZÉ.

Oui, un vieil Italien ! le père Bellacoscia ; ne vous gênez pas pour lui, il ne sait pas un mot de français.

DUPONT.

Ah ! qu'il est laid ! Il a dû poser pour les gargouilles de Notre-Dame.

Il remonte et met son chapeau sur le bout du chevalet devant lequel Zézé est assise, puis il passe à droite.

ZÉZÉ, bas en se penchant vers le Prix de Rome.

Pauvre Prix de Rome!

LE PRIX DE ROME, à voix basse.

Oh! mais il m'embête.

DUPONT.

Ah! ma Zézé! renvoie ce crétin; j'ai hâte d'être seul avec toi.

ZÉZÉ.

Vraiment! (A part.) Ah! non par exemple! (Elle se lève et feint d'avoir un étourdissement.) Ah!

DUPONT.

Qu'avez-vous?

ZÉZÉ.

C'est un malaise.

DUPONT, inquiet.

Un malaise? Venez vous asseoir.

Il l'emmène vers la chaise longue et s'assied à gauche de Zézé.

ZÉZÉ.

C'est le dixième depuis ce matin.

DUPONT.

Allons donc?

ZÉZÉ.

Depuis quelques jours, j'ai des vertiges, je suis nerveuse.

DUPONT.

Ah! bah!

ZÉZÉ.

Et j'ai des envies.

DUPONT, avec espoir.

Ah!

ZÉZÉ.

Des envies irrésistibles!

DUPONT, avec émotion.

Ciel! Est-ce que vous... Est-ce que tu...?

ZÉZÉ, se jetant dans ses bras.

Je le crois, mon ami.

LE PRIX DE ROME, à part, regardant Dupont.

Ah! qu'il est beau!

DUBONT, se levant et avec une grande joie.

Un petit Zézé! Oh! j'ai fait un petit Zézé... (Au Prix de Rome.) Et cet idiot de Trivelin qui n'est pas même capable...

LE PRIX DE ROME, prenant un accent italien.

Qué?

DUPONT.

Rien. (A Zézé qui s'est levée et qu'il fait rasseoir.) Ne lève pas les bras, rassieds-toi... et dis-moi... tu as des envies?

Il se rassied près d'elle.

ZÉZÉ.

Irrésistibles.

DUPONT.

Il faut les satisfaire tout de suite sans quoi le petit serait marqué.

ZÉZÉ.

N'est-ce pas? Ainsi, depuis que tu es arrivé, j'en ai une nouvelle, oh! mais terrible.

DUPONT.

Laquelle?

ZÉZÉ, tendre.

J'ai envie que tu t'en ailles!

DUPONT.

Hein?

LE PRIX DE ROME, à part.

Ah! bon?

DUPONT, décontenancé.

Tu ne pourrais pas avoir une autre envie?

ZÉZÉ.

Si tu ne t'en vas pas tout de suite, je sens que je vais me trouver mal!

DUPONT, très agité, se levant et allant chercher son chapeau, revient en se cognant contre le Prix de Rome.

Non, non, je m'en vais... Où veux-tu que j'aille?

ZÉZÉ.

A Argenteuil.

DUPONT.

Bien, bien, mais pourquoi?

ZÉZÉ.

Pour m'acheter des asperges.

DUPONT.

Bien! bien! mais, dis-moi, il n'est pas nécessaire de les acheter là-bas.

ZÉZÉ, comme si elle allait avoir une attaque de nerfs.

Il refuse! Ah! mon enfant! mon pauvre enfant, il sera marqué!

DUPONT, affolé.

Non, non, étends-toi!... Il ne faut pas... j'y vais.

ZÉZÉ.

Choisis tout ce qu'il y a de mieux.

DUPONT.

Sois tranquille... (Gaiement au Prix de Rome.) Elle a

envie d'asperges! C'est curieux, moi, quand je suis venu au monde, ma mère avait envie de cornichons.

Il remonte.

LE PRIX DE ROME, à part.

Encore une envie qu'on n'aura pas satisfaite!

DUPONT, ravi.

Un petit Zézé! J'ai fait un petit Zézé!

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE III

ZÉZÉ, LE PRIX DE ROME, puis DUPONT.

ZÉZÉ, se levant.

Enlevez, c'est pesé.

LE PRIX DE ROME, descendant de l'escabeau.

Tu es rudement forte!

ZÉZÉ et LE PRIX DE ROME, chantant.

Vivent les poires! Vivent les poires!

Ils esquissent un pas. A ce moment, Dupont reparaît.

DUPONT, poussant un cri.

Hein! vous dansez... avec le Suisse?

Zézé et le Prix de Rome s'arrêtent interdits.

ZÉZÉ.

Ah! mon ami, c'était la joie, la joie d'être mère.

DUPONT, soupçonneux.

Ah! Et vous criez : vivent les poires?

ZÉZÉ, vivement.

L'espoir! vive l'espoir d'avoir un enfant. Alors, j'esquissais un pas.

DUPONT.

Quand je vous avais recommandé de ne pas lever les bras!

LE PRIX DE ROME.

Vous n'aviez pas parlé de jambes.

DUPONT.

Et le vieux macaroni qui parle français!

ZÉZÉ.

Il le parle, mais il ne le comprend pas.

LE PRIX DE ROME.

Grazie, signor, grazie.

DUPONT, toujours soupçonneux.

Oui, oui! J'étais revenu vous demander combien vous voulez de bottes.

ZÉZÉ.

Une seule, mon ami, une seule; mais, allez, allez!

DUPONT.

Oui, oui... (A part, remontant.) Ah! çà, est-ce que ces gens-là se paieraient ma tête! Ah! Je tirerai çà au clair!

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

ZÉZÉ, LE PRIX DE ROME, puis MARIETTE.

LE PRIX DE ROME.

Hum! Je crois qu'il se méfie.

Il remonte vers le fond.

ZÉZÉ.

Velasquez ! Laissez donc... Il croit tout ce que je lui dis.

LE PRIX DE ROME, qui a entrouvert la porte du fond.

Cette fois, il est bien parti.

Il ôte le casque et le peplum et les pose au fond ainsi que la lance.

ZÉZÉ.

Je lui fais voir la lune en plein midi.

LE PRIX DE ROME.

C'est même pour çà qu'il doit venir.

Pendant les répliques suivantes, le Prix de Rome enlève le chevalet de droite, le monte au fond à côté de celui qui y est déjà et enlève aussi l'escabeau sur lequel il était assis et celui sur lequel il était monté et met celui-ci derrière le paravent.

ZÉZÉ.

Ouf ! libre ! Je suis libre !

MARIETTE, entrant de droite, deuxième plan.

Madame !

ZÉZÉ.

Qu'est-ce qu'il y a Mariette?

MARIETTE.

Il y a là un Monsieur qui est arrivé depuis quelques instants. Comme Madame avait dit qu'elle sèmerait M. Velasquez... j'ai fait entrer ce Monsieur dans la salle à manger.

ZÉZÉ.

Tu as bien fait, Mariette. Lui as-tu demandé son nom ?

MARIETTE.

Oui, mais il m'a répondu que son nom ne faisait rien à l'affaire. Il vient pour des tableaux.

ZÉZÉ.

Encore un amateur.

LR PRIX DE ROME.

Pour la prime!

ZÉZÉ, à Mariette.

Est-il bien?

MARIETTE.

Très chic.

ZÉZÉ, à Mariette.

Eh bien! fais-le entrer ici. Puis tu viendras me recoiffer dans ma chambre.

MARIETTE.

Bien, Madame.

ZÉZÉ, au Prix de Rome qui a fini ses arrangements.

Toi, va dans la salle de bains faire une aquarelle.

LE PRIX DE ROME.

Bon.

Il tire de sa poche une pipe dans un étui et prend la pipe qu'il met en bouche.

ZÉZÉ, à Mariette.

Ah! dis-lui que je suis avec le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts. Ça fait toujours bien.

MARIETTE.

Oui, Madame. Et quand M. Velasquez reviendra?

ZÉZÉ.

Tu lui diras de revenir demain, que j'ai eu une nouvelle envie. Tiens, l'envie d'aller embrasser ma mère.

Elle entre à droite, premier plan.

MARIETTE.

Bien, Madame.

Elle sort par le fond.

LE PRIX DE ROME, à lui-même.

Non! mais, j'en aurai vu dans ma chienne de vie! Avoir du génie à dégotter Rubens et faire signer ses tableaux par une grue!

Il sort à gauche, deuxième plan, après avoir mis l'étui à pipe sur le secrétaire.

SCÈNE V

MARIETTE, DE TRIVELIN.

MARIETTE, faisant entrer de Trivelin par la droite, deuxième plan.

Par ici, Monsieur! Madame fait dire à Monsieur qu'elle est avec le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts?

DE TRIVELIN.

Sapristi! Depuis combien de mois?

MARIETTE.

Monsieur ne me comprend pas... ce n'est pas un collage... Madame est en conférence. C'est une commande pour l'Etat.

DE TRIVELIN.

Ah! bon... (Lui donnant de l'argent.) Voici un louis, dis-lui de se dépêcher.

MARIETTE.

Monsieur est pressé?

DE TRIVELIN.

Tu parles !

Mariette sort pendant que de Trivelin s'assied près de la chaise longue.

SCÈNE VI

DE TRIVELIN, puis MARIETTE, puis ZÉZÉ.

DE TRIVELIN, seul

Ah! ce douanier!... Ce douanier!... (se levant.) Hier encore, comme avant-hier, au moment que vous savez, son ombre m'est apparue et j'ai entendu sa voix narquoise me crier : « Vous n'avez rien à déclarer ! » Et, me voici au dernier jour. Plus que dix heures! Si ce soir, à minuit, je n'ai pas retrouvé l'orgueil de moi-même, les infâmes Dupont me reprendront ma Paulette adorée! Aussi, il n'y a plus à hésiter, et puisque le moyen de Couzan est infaillible... Allons-y !

MARIETTE, paraissant par la droite, premier plan.

Monsieur, voici madame.

Zézé paraît, Mariette s'en va par le fond.

SCÈNE VII

DE TRIVELIN, ZÉZÉ, puis MARIETTE.

ZÉZÉ.

Excusez-moi, monsieur, si je vous ai fait attendre, mais je terminais mon affaire.

DE TRIVELIN.

Avec le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, je sais.

ZÉZÉ.

Il s'agit d'une importante commande pour le musée du Luxembourg.

Elle lui fait signe de s'asseoir sur l'escabeau et s'assied elle-même sur une chaise longue.

DE TRIVELIN, après avoir accroché son chapeau sur le haut du chevalet qui est près de la chaise longue.

Madame, je...

ZÉZÉ, changeant de ton.

Pardon! Il me semble que votre figure ne m'est pas inconnue!

DE TRIVELIN.

En effet, madame, j'ai eu l'honneur de souper à côté de vous, il y a six mois.

ZÉZÉ, cherchant.

Attendez-donc!

DE TRIVELIN.

Au bal de l'association amicale des anciens Présidents de la République.

ZÉZÉ.

Oui, c'est ça.

DE TRIVELIN.

Ce soir-là vous fûtes avec moi d'une amabilité délicieuse. Vous trouviez que je ressemblais à un Watteau.

ZÉZÉ.

Watteau! C'est vrai.

DE TRIVELIN.

Vous me pinciez dans le gras du bras; vous me mangiez des quartiers d'orange dans la bouche.

ZÉZÉ, riant.

Je me reconnais bien-là.

DE TRIVELIN.

Et en partant, vous me dites : mon petit Watteau, le jour où ça te chantera, ne te gêne pas; ça ne te coûtera rien!

ZÉZÉ.

Ah! Je me reconnais moins là! Je devais être tout à fait partie, hein?

DE TRIVELIN.

Tout à fait partie? non, une légère absence.

ZÉZÉ, riant.

C'est ça. Et vous n'avez pas profité de l'invitation? Vous n'êtes pas venu?

DE TRIVELIN.

Je suis parti en voyage.

ZÉZÉ.

Où ça?

DE TRIVELIN.

A Machin... A Tombouctou.

ZÉZÉ.

C'est loin?

DE TRIVELIN.

De l'autre côté de l'eau.

ZÉZÉ.

Comme l'Odéon!

DE TRIVELIN.

Oui, mais laissons Tombouctou. Ah! Clémence! ma Clémence!

ZÉZÉ.

Pas Clémence, Zézé.

DE TRIVELIN.

C'est vrai, Clémence, c'est Couzan.

ZÉZÉ.

Couzan ?

DE TRIVELIN.

Ne cherchez pas à comprendre. Sachez seulement que j'arrive le cœur plein d'amour.

ZÉZÉ.

Mais, vous avez pensé à moi, là-bas ?

DE TRIVELIN.

Tout le temps ! Je me disais : Ah! si Clémence était là. (s'interrompant.) Zézé ! Zézé ! Clémence, c'est Couzan. (Reprenant.) Ah! si Zézé était là, comme je la câlinerais, comme je l'embrasserais !

ZÉZÉ.

Il est gentil.

DE TRIVELIN.

Elle me rendrait l'orgueil de moi-même.

ZÉZÉ.

Hein ?

DE TRIVELIN.

Et, grâce à elle, je ne craindrais pas plus les veaux que les douaniers !

ZÉZÉ, se levant.

Vous dites ? Quels douaniers ?

DE TRIVELIN, se levant.

Non, non, ne cherchez pas à comprendre. Ecoutez Zézé, j'irai droit au but : j'ai soif d'amour et je viens

vous dire : Aujourd'hui, ça me chante. Etes-vous toujours dans les mêmes dispositions qu'il y a six mois?

ZÉZÉ.

Ce qui est promis est promis. Zézé n'a qu'une parole.

DE TRIVELIN.

Ah ! Zézé !

ZÉZÉ.

Et puis, mon petit Watteau, tu arrives bien. C'est le printemps ; et moi aussi, j'ai soif d'amour.

DE TRIVELIN.

Comme ça se trouve !

ZÉZÉ.

Ce n'est pas Velasquez, tu penses bien qui peut faire le bonheur d'une femme !

DE TRIVELIN.

Naturellement, il est mort depuis plus de trois siècles !

ZÉZÉ.

Non ! non, pas celui-là.

DE TRIVELIN.

Il y en a donc un autre ?

ZÉZÉ.

Mais oui, mon amant sérieux. Tous les amateurs qui viennent ici, je leur colle un nom de peintre... à cause des domestiques. Velasquez...

DE TRIVELIN, se désignant.

Watteau !

ZÉZÉ.

Voilà !

DE TRIVELIN.

Très ingénieux.

ZÉZÉ.

Ça évite les indiscrétions, les potins.

DE TRITELIN.

La tranquillité des pères de famille, quoi!

ZÉZÉ.

Tu y es.

DE TRIVELIN.

Eh! bien, puisque je suis Watteau, embarquons-nous pour Cythère.

ZÉZÉ.

Un instant. (Avec émotion, se jetant dans ses bras.) Tu me quitteras tout à l'heure.

DE TRIVELIN.

Oh! oui.

ZÉZÉ.

Quand nous reverrons-nous? Dieu seul le sait!

DE TRIVELIN.

Et encore, le sait-il? Non, il ne le sait pas, je te jure qu'il ne le sait pas.

ZÉZÉ.

Je veux que tu emportes un souvenir de moi... un souvenir que tu accrocheras, sous ta tente là-bas à Tombouctou.

Elle va prendre le tableau qui est sur le chevalet du fond.

DE TRIVELIN.

Un souvenir?

ZÉZÉ.

Prends ce tableau.

DE TRIVELIN.

Par-dessus le marché ! Non, c'est trop ! c'est trop !

ZÉZÉ.

Comment le trouves-tu ?

DE TRIVELIN, regardant le tableau sens dessus dessous.

Très bien !

ZÉZÉ.

Non, comme ça !

Elle retourne le tableau.

DE TRIVELIN.

Ah ! délicieux ! Une fraîcheur de sentiments ! Et, comme on saisit tout de suite la pensée du peintre ! Qu'est-ce que ça représente ?

ZÉZÉ.

Tu ne devines pas ?

DE TRIVELIN.

Pas du tout.

ZÉZÉ.

C'est Marius.

DE TRIVELIN.

Un marseillais ! Té ! Qu'est-ce qu'il fait sur ce tas de cailloux ?

ZÉZÉ.

Il médite sur les ruines de Carthage. Tu le prends?

DE TRIVELIN.

Avec plaisir !

ZÉZÉ.

C'est deux mille.

DE TRIVELIN.

Quoi ?

ZÉZÉ.

C'est deux mille francs !

DE TRIVELIN.

Ah ! c'est... Bigre, c'est chaud !

ZÉZÉ.

Dame ! mon cher, ça se passe en Afrique.

DE TRIVELIN.

Tu n'aurais pas quelque chose qui se passerait au Pôle Nord ?... Une petite banquise ?

ZÉZÉ.

Non, mais j'ai plus cher.

DE TRIVELIN, vivement.

Merci ! Je prends celui-là.

Il pose le tableau sur le grand chevalet du milieu, puis tire deux billets de son portefeuille.

ZÉZÉ.

Tu as raison, c'est ce que j'ai fait de mieux.

DE TRIVELIN.

Voici les deux mille.

ZÉZÉ.

Merci ! Plus tard ça vaudra dix mille francs comme un sou.

DE TRIVELIN, à part.

Comme un sou, oui.

Mariette paraît.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, MARIETTE,

MARIETTE, un peu embarrassée.

Madame.

ZÉZÉ.

Qu'est-ce que c'est?

MARIETTE, s'approchant et à mi-voix.

C'est l'ancien ami de madame qui voudrait dire un mot à madame.

ZÉZÉ.

Un ancien ami? Lequel?

MARIETTE.

M. Fragonard!

ZÉZÉ.

Fragonard! Oh! impossible en ce moment.

DE TRIVELIN.

Tout à fait impossible!

ZÉZÉ, allant à de Trivelin, et lui mettant les bras autour du cou, tout en s'adressant à Mariette.

Dis-lui que je suis avec le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts. Il comprendra.

MARIETTE.

Je le lui ai dit; mais, il insiste, il refuse de s'en aller.

ZÉZÉ.

Comment?

MARIETTE.

Il n'a que deux mots à dire à madame, deux mots de la plus haute importance.

ZÉZÉ.

Enfin, si ce n'est que deux mots... (A de Trivelin lui indiquant la gauche, premier plan.) Watteau, va dans le boudoir rose, tu trouveras sur une chaise le pyjama de l'invité... Je te rejoins tout de suite.

DE TRIVELIN.

Oui, mais ne flane pas.

ZÉZÉ.

Sois tranquille.

DE TRIVELIN, à part, entrant à gauche.

Ce qu'on est obligé de faire pour être le mari de sa femme !

Il sort par la gauche, premier plan.

ZÉZÉ, à Mariette.

Mariette, fais entrer Fragonard.

MARIETTE.

Bien, madame.

Elle sort par le fond, à droite.

SCÈNE IX

ZÉZÉ, puis MARIETTE, et LA BAULE.

ZÉZÉ, seule, à l'adresse de Trivelin.

Je ne lui ai pris que deux mille francs, parce qu'il est gentil !...

MARIETTE, entrant par le fond, à droite et annonçant.

Monsieur Fragonard !

Elle fait entrer La Baule puis sort.

LA BAULE, entrant.

Bonjour Zézé !

ZÉZÉ.

Ah ! ça, mon petit Fragonard, qu'est-ce que ça signifie ? Tu refuses de t'en aller !...

LA BAULE.

Ne te fâche pas, Zézé! un mot, rien qu'un mot : il est toujours ici?

ZÉZÉ

Qui ça?

LA BAULE.

Le monsieur qui est arrivé, il y a une demie-heure.

ZÉZÉ.

Tu le connais donc?... Comment sais-tu?

LA BAULE.

Voilà deux jours que je le fais suivre!

ZÉZÉ.

Deux jours? et pourquoi?

LA BAULE.

Pour des raisons qu'il serait trop long de t'expliquer. Et maintenant, réponds-moi : que vient-il faire ici?

ZÉZÉ.

T'es bête! Toucher la prime!

LA BAULE, stupéfait.

Pas possible?

ZÉZÉ.

Il est gentil, mais, ça m'a l'air d'un original... Il m'a dit des phrases que je n'ai pas bien comprises, où il est question de lui rendre l'orgueil de lui-même afin qu'il ne craigne plus les douaniers.

LA BAULE, à part.

Ah! je comprends. (Haut.) Et tu lui as rendu l'orgueil?

ZÉZÉ.

Non, mais il est en train de revêtir le pyjama de l'invité.

LA BAULE, *à part.*

Je respire. (*Haut.*) Ecoute, Zézé, veux-tu gagner cinq mille francs ?

ZÉZÉ.

Je te crois, que je veux !

LA BAULE.

Eh bien, cette somme est à toi, mais à une condition.

ZÉZÉ.

Laquelle ?

LA BAULE.

C'est que tu ne lui cèdes pas avant vingt-quatre heures.

ZÉZÉ.

Ah ! par exemple !

LA BAULE.

C'est une idée que j'ai comme ça, ne cherche pas à comprendre.

ZÉZÉ.

Mais, c'est que...

LA BAULE, *l'interrompant.*

J'irai jusqu'à... jusqu'à dix mille.

ZÉZÉ.

Dix mille ?

LA BAULE.

Dix mille.

ZÉZÉ, *consternée.*

Et moi qui m'étais mis en tête toutes les bêtises possibles et impossibles... C'est le printemps, tu sais, et j'ai les fourmis qui grimpent, qui grimpent...

LA BAULE.

Arrête-les, malheureuse, arrête-les ! Tiens, je vais jusqu'à quinze mille.

ZÉZÉ.

Quinze mille ! Oh ! alors tant pis !

LA BAULE.

Ça colle !

ZÉZÉ.

Ça colle. Les bagatelles de la porte et rien de plus jusqu'à demain.

LA BAULE.

Quand il verra que tu lui résistes, il voudra s'en aller... Empêche-le de partir.

ZÉZÉ.

Sois tranquille, je vais faire enlever ses vêtements.

Elle sonne au bouton électrique qui est au fond au-dessus de la fenêtre.

LA BAULE.

Parfait. Et maintenant, je vais chercher les quinze cents francs.

ZÉZÉ, vivement.

Pardon, quinze mille.

LA BAULE.

Oui, seulement, pas de bêtises, sois sérieuse.

ZÉZÉ.

Mais, oui.

LA BAULE, à part.

Sauvé !

Il sort par le fond.

SCÈNE X

ZÉZÉ, puis MARIETTE, puis DE TRIVELIN.

ZÉZÉ.

Dommage tout de même de ne pas fêter la Saint-Printemps.

MARIETTE, entrant de deuxième plan.

Madame a sonné ?

ZÉZÉ.

Dès que Watteau sortira du boudoir, tu prendras ses vêtements et tu les emporteras dans ta chambre.

MARIETTE.

Oui, madame.

Paraît par la gauche, premier plan, de Trivelin en pyjama.

DE TRIVELIN.

Eh bien, Zézé, je t'attends.

ZÉZÉ.

Ah ! qu'il est mignon comme ça !

Mariette entre à gauche, premier plan.

DE TRIVELIN.

N'est-ce pas ? Le pyjama de l'invité me va comme un gant !

ZÉZÉ.

C'est vrai.

DE TRIVELIN.

Nul ne peut me fair' la pige
Pas même le grand lama,

Quand je suis en pyge, pyge,
Quand je suis en pyjama.

ZÉZÉ.

Vous êtes poète ?

Mariette reparaît par la gauche, premier plan, avec les vêtements de Trivelin et ressort par la gauche, deuxième plan, sans être vue de Trivelin.

DE TRIVELIN.

Tout homme a dans le cœur un mauvais poète qui sommeille ; mais la parole n'est pas à ce compagnon là. Ah ! Zézé, l'amour nous attend. Viens !

Il veut l'entraîner.

ZÉZÉ, *feignant de pousser un cri de douleur.*

Ah !

DE TRIVELIN.

Quoi !

ZÉZÉ.

Mon pied a tourné !... Aïe ! aïe !

DE TRIVELIN.

Sapristi ! Appuie-toi sur moi jusque-là !

Il montre la gauche, premier plan.

ZÉZÉ.

Laissez-moi m'asseoir !

DE TRIVELIN.

Mais non, mais non, ce ne sera rien.

ZÉZÉ, *se mettant sur la chaise-longue.*

Rien qu'un instant, mon ami.

DE TRIVELIN.

Un instant ! Ah ! maudit pied qui nous fait perdre un temps précieux ! Lequel est-ce?

Il s'assied à côté d'elle.

ZÉZÉ.

Je crois que c'est celui-ci, mon ami.

DE TRIVELIN.

Vous n'êtes pas sûre?

ZÉZÉ.

Si! si!

DE TRIVELIN.

Attendez, je vais le masser légèrement.

Il le masse.

ZÉZÉ.

C'est çà!

DE TRIVELIN, avec une grosse voix.

Ah! pied! Tu mériterais que je te batte!

ZÉZÉ.

Hein?

Elle fait mine de retirer son pied.

DE TRIVELIN.

Ne craignez rien; c'est pour lui faire peur afin qu'il ne recommence plus!

LA BAULE, passant la tête par la porte du fond à part sans être vu des autres.

Sur le divan? Oh! mais non!

Il disparaît.

DE TRIVELIN.

Il est délicieux, le maladroit! Ah! Comment un pied si bien tourné a-t-il pu tourner si mal?

ZÉZÉ.

Ça va mieux. Merci!

Elle se lève et passe à droite.

DE TRIVELIN, se levant également et rejoignant Zézé qu'il prend dans ses bras.

Dans une seconde, il n'y paraîtra plus, et pour le

guérir tout à fait, je le couvrirai de baisers, comme je couvre de baisers cette main exquise et ce bras divinement potelé !

Il l'embrasse.

ZÉZÉ.

Dieu ! qu'il embrasse bien !

DE TRIVELIN.

Ah ! Zézé ! ma Zézé !

ZÉZÉ.

Ah ! qui donc t'a appris à embrasser comme ça.

DE TRIVELIN.

Personne ! C'est de naissance !

Il l'embrasse de nouveau.

ZÉZÉ, fermant les yeux.

Watteau ! mon petit Watteau !

DE TRIVELIN

Tu as une peau délicieuse !

ZÉZÉ, d'une voix mourante.

Ah ! canaille ! Il n'y a pas deux hommes comme toi à Paris pour embrasser une femme.

DE TRIVELIN, à part.

Si la mère Dupont pouvait entendre çà !

ZÉZÉ.

Encore ! encore !

DE TRIVELIN, l'embrassant.

Oh ! oui, oh ! oui !

ZÉZÉ.

Oh ! que c'est bon ! Oh ! que c'est bon !

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA BAULE.

LA BAULE, déguisée en cuisinière avec une poitrine énorme, un bonnet qui laisse voir des cheveux blonds, un panier à la main ainsi qu'un parapluie, est entré sur les deux dernières répliques de la scène précédente. Il exprime en gesticulant sa fureur et son inquiétude de voir Zézé et de Trivelin dans les bras l'un de l'autre puis tousse fortement. De Trivelin et Zézé s'éloignent un peu l'un de l'autre. De Trivelin gagne la gauche.

DE TRIVELIN.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA BAULE, très aimable, avec un accent alsacien.

C'est moi la cuisinière, je viens prendre les ordres de madame pour aller à la marché.

ZÉZÉ, à part stupéfaite.

Mais, c'est Fragonard !

DE TRIVELIN.

Que le diable l'emporte celle-là. Donnez-lui vos ordres et qu'elle s'en aille !

ZÉZÉ.

Oui mon ami. (Bas à La Baule.) Comment, c'est toi !

LA BAULE, qui est descendu à droite, bas.

Oui, c'est moi qui veille sur toi ! Voilà donc ce que tu appelles les bagatelles de la porte ? Mais, malheureuse, avant vingt-cinq minutes, il l'aura franchie !

ZÉZÉ, bas.

Ah ! Tu as bien fait de venir, il était moins trois !

LA BAULE, même jeu.

Je ne le vois que trop !

ZÉZÉ.

Que veux-tu ? C'est ce sacré printemps !

LA BAULE, allant à de Trivelin.

Pense à la galette !

ZÉZÉ.

Oui, oui, c'est entendu, Gertrude, pour moi vous ferez ce que vous voudrez...

LA BAULE, à Trivelin.

Et pour vous ? (Avec une rage concentrée.) Moules, melon, huîtres, cochon, dindon, veau, andouille, tête de porc, tourte...

DE TRIVELIN, vexé.

Dites-donc, la mère fourneau, vous ne pourriez pas m'offrir autre chose ?

LA BAULE, prenant un ton aimable.

Monsieur n'a qu'à me dire le plat qu'il préfère.

DE TRIVELIN.

C'est inutile, je ne dînerai pas.

LA BAULE.

Tant pis, monsieur, tant pis. J'aurais été heureuse de me distinguer pour monsieur.

ZÉZÉ.

Allez, Gertrude, allez !

LA BAULE.

Oui madame. (Faisant une révérence à Trivelin.) Votre

servante, monsieur (Bas à Zézé.) Regarde, le métier que tu me fais faire !

ZÉZÉ, bas.

Sois tranquille !

LA BAULE, à lui-même.

Ah ! non, je ne suis pas tranquille. J'aurai l'œil !

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE XII

DE TRIVELIN, ZÉZÉ, puis LA BAULE.

DE TRIVELIN.

Partie ! Et maintenant, viens m'embrasser, ma Zézé !

Il veut l'embrasser.

ZÉZÉ

Un instant !

DE TRIVELIN.

Non, je n'ai plus une minute à perdre, les heures me talonnent.

ZÉZÉ.

Si je me donnais comme ça, tout de suite, sur le pouce, que penseriez-vous de moi ?

DE TRIVELIN.

Que tu es ma Clémence !

ZÉZÉ, fâchée.

Encore cette Clémence ?

DE TRIVELIN, se reprenant vivement.

La clémence du ciel ! La terre promise et si ar-

demment désirée... Le phare que guette le marin en détresse... Il est là, il brille ! Phare ! viens m'inonder de ta lumière dans le boudoir rose !

Il veut entraîner Zézé.

ZÉZÉ.

Attendez 24 heures !

DE TRIVELIN, bondissant.

24 heures? j'ai mal entendu ! 24 heures? Est-ce qu'on répond au malheureux qui se noie : je te repêcherai dans 24 heures ! A l'infortuné qui meurt de soif : je t'enverrai un demi-siphon la semaine prochaine ?

ZÉZÉ.

24 heures, c'est le moindre délai qu'une honnête femme puisse prendre pour succomber.

DE TRIVELIN.

Et c'est pour me demander ça que vous m'avez fait vêtir le pyjama de l'invité ? Mais, demande-moi mon sang, ma vie, mais pas çà, pas çà !

ZÉZÉ.

Mais, 24 heures, c'est demain !

DE TRIVELIN.

A qui le dis-tu ? mais, demain, il sera trop tard, je repars tout à l'heure pour Tombouctou.

ZÉZÉ.

Eh bien, tu rateras ton train.

DE TRIVELIN.

Mais, si je le rate encore, je suis perdu ! Demain, la ligne sera coupée. (La prenant dans ses bras.) Voyons, Zézé, ce n'est pas sérieux : nous avons soif d'amour tous les deux et la source est là.

Il montre le boudoir.

ZÉZÉ, se défendant.

La source ne tarira pas pour attendre!

DE TRIVELIN.

Il y a des sources qu'il ne faut pas faire attendre ! Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure les fourmis grimpent !

ZÉZÉ, vivement et très amoureuse.

Ne parle pas de çà ! Ne parle pas de ça !

DE TRIVELIN.

Elles ont donc battu en retraite ?

ZÉZÉ.

Au contraire, elles commencent à avoir le vertige !

DE TRIVELIN.

Eh bien alors, imite-les.

Il l'embrasse.

ZÉZÉ, faiblissant de plus en plus.

Non ! non !

DE TRIVELIN.

Si ! si ! Ce n'est donc plus aujourd'hui le printemps ?

ZÉZÉ.

Tais-toi ! Tais-toi !

DE TRIVELIN.

Et un vendredi, encore, jour de Vénus !

ZÉZÉ, vivement se dégageant un peu.

C'est aujourd'hui le jour de Vénus ?

DE TRIVELIN.

Elle reçoit tous les vendredis !

ZÉZÉ, sur le point de céder.

Le printemps et le jour de Vénus !

DE TRIVELIN la reprenant dans ses bras, l'embrassant.

L'amour est dans l'air, l'amour est partout.

ZÉZÉ, faiblissant.

Il est dans l'air, il est partout.

DE TRIVELIN.

Et nous remettrions à demain ?

ZÉZÉ, se dégageant avec un cri.

Eh bien, non, non, tant pis, après tout!

DE TRIVELIN, triomphant.

Allons donc !

ZÉZÉ.

Au diable la fortune ; il ne sera pas dit que pour le jour de Vénus, Zézé n'aura pas fêté la Saint-Printemps. Viens !

Elle entre à gauche, premier plan.

DE TRIVELIN.

Enfin !

Il pousse Zézé dans la chambre de gauche. A ce moment, la Baule paraît par la porte du fond. Il est en douanier comme à la fin du premier acte. De Trivelin l'aperçoit en se tournant pour entrer à gauche, pousse un cri et s'arrête stupéfait. La Baule fait quelques pas vers lui, étendant la main.

DE TRIVELIN, balbutiant avec une frayeur comique.

L'ombre du doua... doua... l'ombre du douanier.

LA BAULE, déguisant sa voix comme à la fin du premier acte.

Vous n'avez rien à déclarer ?

DE TRIVELIN, avec un effroi comique gagnant la droite en tournant le dos au public.

Oui! Oui... je sais!

La Baule tout en marchant à reculons gagne la gauche, deuxième plan, s'arrête à quelques pas de la porte tout en ne quittant pas les yeux de Trivelin qui tremble.

LA BAULE, même jeu que plus haut.

Vous n'avez rien à déclarer ?

DE TRIVELIN.

Ah !

Il détourne la tête pour ne plus voir La Baule. Celui-ci en profite pour disparaître par la gauche, deuxième plan.

SCÈNE XIII

DE TRIVELIN, puis ZÉZÉ

De Trivelin tourne petit à petit la tête, ne voit plus La Baule, se précipite à la porte de gauche, deuxième plan, l'ouvre vivement, puis la referme et revient au milieu.

DE TRIVELIN, avec une fureur comique.

Et allez donc ! Ça y est ! Voilà les hallucinations qui continuent !... Lui, encore lui ! Toujours lui !

ZÉZÉ, entrant de gauche, premier plan, déshabillée en jupon et en cache-corset, très amoureuse.

Eh bien, mon petit Watteau ?

DE TRIVELIN, sortant comme d'un rêve, les bras ballants.

Hein ! Quoi ?

ZÉZÉ.

Viens-tu ?

DE TRIVELIN.

Où ça ?

ZÉZÉ, tendrement, indiquant de la tête la gauche, premier plan.

A la source!

DE TRIVELIN.

Merci! (Secouant la tête.) Je n'ai plus soif!

ZÉZÉ.

Hein?

DE TRIVELIN, à part.

Cette fois, je suis perdu! Adieu Paulette, ma Lelette!

ZÉZÉ, s'approchant.

Ah! ça voyons! Qu'est-ce que tu chantes?

DE TRIVELIN.

Ah! je vous assure que je n'ai pas le cœur à chanter.

ZÉZÉ.

Comment, tout à l'heure, tu m'embrassais, tu me suppliais de t'aimer, tu me parlais du printemps!

DE TRIVELIN, piteux.

Il est passé!

ZÉZÉ.

Ah! comme ça tout de suite? (De Trivelin fait signe que oui.) L'automne alors?

DE TRIVELIN, baissant la tête.

Pis que ça!

ZÉZÉ.

L'hiver!

DE TRIVELIN.

Rigoureux! La Seine est prise!... Tenez, laissez-moi partir.

Il va prendre son chapeau qu'il a déposé sur le chevalet du milieu ainsi que le tableau qu'il a acheté et qui est sur le même chevalet. Il remonte après avoir mis son chapeau. Zézé court après lui et le ramène de force.

ZÉZÉ.

Allons-donc ! Te laisser partir comme cela sans avoir fêté la Saint-Printemps !

DE TRIVELIN.

Puisque je vous dis...

ZÉZÉ, lui passant le bras autour du cou, très chatte.

Tais-toi donc, grosse bête ! Tout ça, c'est de l'émotion, du désir... Au fond, c'est très flatteur pour une femme. . oui, oui, très flatteur.

DE TRIVELIN.

Vrai, vous ne m'en voulez pas ?

De Trivelin serre Zézé dans ses bras tenant derrière elle le tableau qu'il n'a pas lâché. Pendant les répliques, suivantes, il relève petit à petit le tableau qu'il tenait.

ZÉZÉ, toujours très amoureuse et se frottant contre lui.

Puisque je te dis que c'est flatteur, voyons... mais rassure-toi, bêta, toutes les sciences n'ont pas fait faillite... Je suis l'été, moi, l'été brûlant, la canicule qui chasse les frimas et les glaçons.

DE TRIVELIN, s'affolant petit à petit.

Zézé !

ZÉZÉ.

Regarde ces lèvres gourmandes qui appellent les baisers.

DE TRIVELIN.

Oui !

ZÉZÉ.

Regarde la blancheur de ces épaules qui appellent les caresses !

DE TRIVELIN, affolé.

Oui! Oui!

ZÉZÉ.

Regarde! regarde!

DE TRIVELIN.

Je suis tout yeux! Je suis tout yeux!

ZÉZÉ

Et dis-moi quel est l'hiver qui peut résister à la chaleur de ces bras-là?...

DE TRIVELIN.

Il n'y en a pas... Il n'y en a pas!

ZÉZÉ.

Alors, c'est le dégel!

DE TRIVELIN.

En plein.

ZÉZÉ.

Et le printemps revient?

DE TRIVELIN, avec joie.

Il est revenu.

ZÉZÉ, triomphante, se dégageant.

Ah! Je le savais bien!

DE TRIVELIN.

Seulement, le printemps n'est pas éternel, j'ai peur qu'il ne refiche le camp. Viens vite.

Il l'entraîne vers la sortie de gauche, premier plan. Ils disparaissent en courant, Dupont paraît par le fond à droite suivi de Mariette.

SCÈNE XIV

DUPONT, MARIETTE.

MARIETTE.

Mais, monsieur, inutile d'entrer, madame n'est pas là, elle est allée embrasser sa mère.

DUPONT.

Et ta sœur?

MARIETTE.

Non, monsieur, sa mère seulement.

DUPONT, il va ouvrir la porte de droite, premier plan de gauche, puis la referme.

Encore une nouvelle envie !

MARIETTE.

Oui, monsieur.

DUPONT.

Sa mère, je la vois d'ici ! Elle porte des culottes et elle a de la barbe au menton !

MARIETTE.

Monsieur ferait mieux de revenir demain.

DUPONT, à part.

Oh ! il faut que je lui tire les vers du nez, à cette petite. (Haut.) Mariette !

MARIETTE.

M. Velasquez ?

DUPONT.

Ecoute ; j'ai soupé de Zézé ; tu me plais. Veux-tu 25

louis par mois et un petit appartement sur le derrière ?

MARIETTE, *avec joie battant des mains.*

Oh ! M. Velasquez !

DUPONT.

Mais à une condition : ne me cache rien.

MARIETTE, *dégrafant son corsage.*

Ce n'est pas mon habitude !

DUPONT.

Non, ça, c'est pour plus tard. (*Elle referme son corsage.*) Ne me cache rien au sujet de Zézé.

MARIETTE.

Ah ! bon !

DUPONT.

Ses envies ?

MARIETTE.

Un truc pour se débarrasser de monsieur.

DUPONT.

Alors elle me trompe ?

MARIETTE.

Avec des hommes de tout âge. Elle fait le vieux et le neuf !

DUPONT.

Cocu ! Je suis cocu !

MARIETTE.

Jusqu'à la garde ! Quant à sa peinture, jamais elle n'en a fait une broquille.

DUPONT.

Non ?

MARIETTE.

C'est un prix de Rome dans la purée qui fait ses tableaux. Celui qui passe pour le modèle.

DUPONT, marchant avec rage.

Le père Belle Cuisse? nom d'une brique! Ah! nom d'un tonneau!

MARIETTE, l'arrêtant.

Mais, ne te fais pas tant de bile, voyons, puisque tu en as soupé et qu'on va se mettre ensemble.

Elle veut lui mettre les bras autour du cou.

DUPONT, la repoussant.

Ensemble! nous deux? Ah! non, tu ne m'as pas regardé, la bonne!

MARIETTE.

Hein! C'était pour me faire parler?

DUPONT.

Tu l'as dit! Mais, ça ne se passera pas comme ça. (Allant à la porte de droite, premier plan et l'ouvrant.) Je m'installe dans sa chambre. (Apercevant la palette qui est sur l'escabeau resté près de la porte.) Et le premier qui entre, je lui colle ça sur la figure!

Il disparaît par la droite, premier plan.

SCÈNE XV

MARIETTE, puis DE TRIVELIN.

MARIETTE, seule.

Ah! le vieux rossard! Il m'a roulée. Eh! bien, je crois que je puis chercher une autre place.

Elle remonte, mais de Trivelin paraît par la gauche,

premier plan, et au bruit de la porte, Mariette se retourne ; de Trivelin, son tableau sous le bras, mais sans son chapeau, après avoir refermé doucement la porte, arpente le devant de la scène deux fois avec une joie délirante.

DE TRIVELIN, à mi-voix.

Ça y est ! Ça y est ! Ça y est ! Elle s'est assoupie... Profitons-en pour filer.

MARIETTE.

Monsieur Watteau !

DE TRIVELIN, débordant de joie.

Ah ! Mariette ! ma petite Mariette !

MARIETTE.

Je vois que Monsieur est satisfait !

DE TRIVELIN.

Satisfait ? C'est-à-dire que tous les douaniers de la terre peuvent bien se liguer contre moi, je ne les crains plus !

MARIETTE.

Ah !

DE TRIVELIN.

J'ai retrouvé la confiance, j'ai retrouvé l'orgueil de moi-même, j'ai tout retrouvé excepté mes vêtements. Où sont-ils ?

MARIETTE, embarrassée.

Je ne sais pas, Monsieur.

DE TRIVELIN.

Comment, tu ne sais pas ? Ils étaient là et il n'y sont plus !

Il montre la gauche, premier plan.

MARIETTE.

Mais, Monsieur

DE TRIVELIN.

Dix louis pour toi si tu me les apportes à l'instant.

MARIETTE.

Ah! alors, je vais les chercher. (A part.) Ma foi, au point où j'en suis!

Elle sort par la droite, premier plan.

SCÈNE XVI

DE TRIVELIN, puis LA BAULE, puis MADAME DUPONT.

DE TRIVELIN, seul, remontant.

Ah! Paulette! ma Lélette adorée, avant minuit, je serai ton mari! (Il ouvre la porte du fond et la referme vivement.) Mille millions! ma belle-mère avec La Baule! S'ils me trouvent en pyjama, je suis perdu!

Il se cache vivement derrière le paravent.

LA BAULE, entrant vivement par la porte d'entrée, suivi de madame Dupont qu'il tient par la main.

Venez, chère Madame, venez vite!

MADAME DUPONT.

Mais mon cher La Baule, me direz-vous enfin où vous me menez?

LA BAULE.

Chez une grue!

MADAME DUPONT, indignée.

Une grue! pourquoi faire?

LA BAULE.

Pour pincer votre gendre.

MADAME DUPONT.

Mon gendre ?

LA BAULE.

Oui, votre gendre qui est ici depuis une heure.

DE TRIVELIN, passant la tête par dessus le paravent, à part.

Canaille !

MADAME DUPONT, passant à gauche.

Enfer et damnation ! Il joue les eunuques chez lui et il batifole chez les filles. Où est-il ?

LA BAULE.

Dans la chambre de Madame, sans doute.

Il montre la chambre de droite, premier plan.

MADAME DUPONT.

Votre canne ! La Baule, donnez-moi votre canne.

LA BAULE.

Avec joie.

Il la lui donne.

MADAME DUPONT.

Merci ! Je vais casser ce bâton sur les muscles fessiers du dernier des Trivelin.

LA BAULE.

Je vous en prie !

MADAME DUPONT.

Ah ! sacripant, voilà donc pourquoi tu ne parles pas dans ton ménage !

Elle se dirige vers la chambre de Zézé.

LA BAULE, s'asseyant sur la chaise.

Je crois que je peux m'offrir un fauteuil !

DE TRIVELIN, à part.

Fripouille !

Mais à peine madame Dupont est-elle entrée qu'on entend des cris terribles à la cantonade.

LA BAULE, avec satisfaction, montrant la droite, premier plan.

Ça chauffe là-dedans !

SCÈNE XVII

DE TRIVELIN, LA BAULE, DUPONT et MADAME DUPONT.

La porte de droite, premier plan s'ouvre violemment et Dupont paraît le chapeau défoncé. Madame Dupont est derrière la porte et veut entrer également. Va et vient de la porte. Finalement, Dupont s'arcboute devant la porte et empêche madame Dupont d'entrer. Pendant ce jeu de scène, La Baule s'est levé stupéfait.

DUPONT, effaré.

Ma femme ! c'est ma femme !

LA BAULE, stupéfait.

Ah ! M. Dupont !

DUPONT, même jeu.

La Baule !

DE TRIVELIN, à part.

Mon beau-père !

LA BAULE.

Vous, chez Zézé !

DUPONT.

Mais, c'est ma bonne amie !

LA BAULE.

Nom d'un chien !

DE TRIVELIN, à part.

C'est lui Velasquez!

VOIX DE MADAME DUPONT, à la cantonade.

Misérable! renégat!

LA BAULE.

Cachez-vous.

DUPONT.

Prenez ma place et dites-lui que je suis parti.

LA BAULE.

Dépêchez-vous.

La Baule vient s'arcbouter devant la porte à la place de Dupont.

DUPONT.

Où me cacher?

Affolé, il saisit le grand tableau qui est posé contre le chevalet du milieu et se cache derrière, de façon à ce que le tableau ait l'air d'être sur un chevalet. Ce tableau représente une femme en costume léger grandeur nature.

DUPONT, caché derrière son tableau.

Ouvrez la porte!

La Baule ouvre la porte, Madame Dupont paraît, le chapeau de travers et lance une gifle à La Baule qui pousse un cri : Ah!

MADAME DUPONT.

Ce n'est pas lui, où est-il? Où est-il que je l'achève!

Elle passe à gauche suivie de La Baule, puis se retourne et l'on aperçoit sa joue droite couverte de couleurs rouge, bleue ; noire, jaune.

LA BAULE, poussant un cri de stupéfaction en voyant la figure de madame Dupont.

Ah!

MADAME DUPONT.

Répondez donc !

LA BAULE.

Il est parti !

MADAME DUPONT.

Le lâche s'est enfui, mais il ne perdra rien pour attendre.

Elle remonte vers la porte.

LA BAULE, voulant la retenir.

Madame Dupont, écoutez-moi.

MADAME DUPONT, le repoussant.

Laissez-moi, vous... Et merci tout de même de m'avoir amenée ici pour pincer mon mari !

DUPONT, à part, passant la tête derrière le tableau.

Hein !

LA BAULE, voulant la retenir.

Madame Dupont ! madame Dupont !

MADAME DUPONT, le repoussant.

Laissez-moi, vous dis-je. Ah ! non, il ne perdra rien pour attendre.

Elle sort par le fond en brandissant les morceaux de la canne de La Baule.

SCÈNE XVIII

DE TRIVELIN, LA BAULE, DUPONT.

LA BAULE, tombant assis sur la chaise du milieu.

Je suis abruti ! abruti !

Mais à peine madame Dupont est-elle partie que Dupont repose le tableau contre le dos du chevalet et bondit sur La Baule qu'il gifle. La Baule pousse un cri.

DUPONT, saisissant La Baule par le collet de son veston, le faisant lever de force et le secouant avec rage.

Ah! c'est toi qui as amené ma femme ici pour me faire pincer!

LA BAULE, à moitié étranglé.

Monsieur Dupont!

DUPONT, le secouant.

Ignoble fripouille! Il faut que j'aie ta peau!

LA BAULE.

Vous m'étranglez.

DUPONT.

Je m'en fous!

LA BAULE.

Mais, lâchez-moi donc.

Il parvient à se dégager. Trivelin, la tête par dessus le paravent, regarde cette scène et se tord.

DUPONT.

Et je t'avais donné le numéro deux!

LA BAULE, qui parvient à se dégager.

Si j'ai amené madame Dupont, c'est pour pincer de Trivelin.

DUPONT.

Comment, mon gendre est ici?

LA BAULE.

Oui. Est-ce que je pouvais me douter que vous étiez aussi l'amant de Zézé?

DUPONT.

Mais ma femme ne m'en a pas moins surpris dans sa chambre.

LA BAULE, frappé d'une idée.

Oh! dites-lui que vous étiez venu également pour surprendre de Trivelin!

DUPONT.

C'est vrai!

LA BAULE.

Je lui dirai, moi, que je vous avais prévenu.

DUPONT.

Sauvé! Je te rends Paulette. Je cours d'abord après ma femme et je reviens... (Il remonte suivi de La Baule. Avec force.) Elle a osé me soupçonner, elle va prendre quelque chose pour son rhume! Quant à mon gendre...

Il disparaît vivement par le fond.

LA BAULE, le dos tourné contre le paravent.

Oh! celui-là, il faut que je sache ce qu'il est devenu.

DE TRIVELIN, se penchant par dessus le paravent et lu flanquant une énorme gifle.

Le voilà!

La Baule pousse un cri, se retourne et de Trivelin lui envoie une nouvelle gifle, puis quitte le paravent et descend à droite de La Baule qui se tient les joues.

SCÈNE XIX

DE TRIVELIN, LA BAULE.

LA BAULE, ahuri.

Lui! c'est lui!

DE TRIVELIN.

Oui, moi.

LA BAULE, furieux.

Monsieur de Trivelin!

DE TRIVELIN, continuant.

Moi qui ai tout entendu, moi qui sais tout.

LA BAULE, à part.

Sapristi !

DE TRIVELIN.

Ah ! tu m'as fait suivre ! Ah ! c'est toi qui as voulu me faire pincer !

LA BAULE.

Eh bien ! oui, c'est moi... moi qui te déteste, moi qui t'exècre, moi qui me suis juré que tu ne serais jamais le mari de ma Paulette !

DE TRIVELIN.

C'est ce que nous verrons, j'ai encore jusqu'à minuit.

LA BAULE, ricanant.

Ah ! Ah ! (Furieux.) Quant à mes gifles, vous me rendrez raison.

DE TRIVELIN.

Oui, mais il faut d'abord qu'on me rende mes vêtements... Je vais les chercher moi-même.

Il sort par la droite, deuxième plan.

SCÈNE XX

LA BAULE, puis MARIETTE.

LA BAULE, seul, prêt à pleurer.

Giflé par le père, la mère, le gendre, toute la famille ! Ah ! Paulette, ma Paulette, aurai-je assez souffert pour t'avoir !

Il remonte.

MARIETTE, entrant par la gauche, deuxième plan avec les vêtements de Trivelin. Au bruit de la porte, La Baule se retourne.

Voici les vêtements!

LA BAULE.

Quels vêtements?

MARIETTE.

Mais ceux du Monsieur au pyjama.

LA BAULE, vivement.

Ah! donne-moi ça.

MARIETTE.

Mais, monsieur.

LA BAULE.

Donne-moi çà, petite malheureuse, ou je te saute dessus.

Il lui arrache les vêtements de Trivelin.

MARIETTE, se sauvant à gauche.

Mais, c'est un satyre!

LA BAULE, frappé d'une idée.

Le satyre! (Tapant sur les vêtements qu'il tient et avec rage) Ah je vais le faire coffrer comme étant le satyre de la veuve Tripette! Allons téléphoner à la Préfecture. Le satyre de la veuve Tripette!

Il se sauve par le fond en emportant les habits de Trivelin.

SCÈNE XXI

MARIETTE, puis DE TRIVELIN.

MARIETTE, seule.

Eh! bien, et mes dix louis? Je passe au travers!

DE TRIVELIN, entrant par la droite deuxième plan. A lui-même.

Impossible de mettre la main... (Apercevant Mariette.) Ah ! la voici. Mes vêtements ?

MARIETTE.

Mais, monsieur, je ne les ai plus.

DE TRIVELIN.

Qui les a pris?

MARIETTE.

Le monsieur qui a amené la vieille dame.

DE TRIVELIN, furieux.

Hein ! Et tu les lui as laissé prendre?

MARIETTE.

Mais, monsieur, il me les a pris de force. (Tendant la main.) Les dix louis?

DE TRIVELIN.

Ecoute, tu en auras vingt-cinq si tu me procures un vêtement.

MARIETTE.

La galette d'abord.

DE TRIVELIN.

Mais, puisque mon portefeuille est dans mon veston?

MARIETTE.

Alors, bonsoir. On ne me la fait pas deux fois.

Elle sort par le fond.

SCÈNE XXII

DE TRIVELIN, puis FRONTIGNAC.

DE TRIVELIN, allant à la fenêtre qu'il ouvre.

Et allez donc! Ah! rosse de La Baule, tu me paieras tout ça. (Regardant par la fenêtre.) Le voilà qui se sauve, il traverse la rue! Et pas une automobile pour l'écraser! Comment me procurer un costume? Le temps passe... Oh! quelle idée! (se penchant à la fenêtre et s'adressant à la cantonade.) Eh! là Psst! Monsieur... Eh! monsieur!... Oui, c'est moi qui vous parle.

VOIX DE FRONTIGNAC.

Qu'est-ce que vous voulez, monsieur?

DE TRIVELIN.

Au nom du ciel, montez tout de suite... A l'entresol, la porte à gauche.

VOIX DE FRONTIGNAC.

Pourquoi faire, monsieur?

DE TRIVELIN.

Je ne peux pas vous crier çà par la fenêtre, mais vous me sauverez la vie.

VOIX DE FRONTIGNAC.

C'est bon... J'arrive.

DE TRIVELIN, fermant la fenêtre.

Il vient!... merci, mon Dieu! Seulement, jamais un monsieur que je connais pas, ne consentira de bonne volonté à me donner ses vêtements... j'aurai beau le supplier... Il me faudrait une arme pour

appuyer mes supplications. (Apercevant sur le secrétaire à gauche, l'étui à pipe que le prix de Rome a déposé et le prenant vivement.) Un revolver! (Il ouvre l'étui.) Non! c'est un étui à pipe. (Voyant la porte s'ouvrir et Frontignac.) Lui! tant pis!

Il cache l'étui à pipe derrière son dos.

FRONTIGNAC, entrant par le fond.

C'est moi, Monsieur, j'ai trouvé la porte ouverte.

DE TRIVELIN, remontant.

Entrez, Monsieur, entrez!

Il le fait passer à gauche.

FRONTIGNAC.

Que puis-je pour votre service?

DE TRIVELIN.

Déshabillez-vous vivement et donnez-moi vos vêtements.

FRONTIGNAC, stupéfait.

Comment, c'est pour me demander ça...

DE TRIVELIN.

Monsieur, je suis armé et je ne reculerai pas devant un crime.

Il fait voir rapidement l'étui qu'il a à la main.

FRONTIGNAC, vivement, avec effroi.

Voulez-vous bien cacher ça?

DE TRIVELIN.

Volontiers.

Il le dissimule derrière lui.

FRONTIGNAC.

Monsieur, ce n'est pas sérieux.

DE TRIVELIN.

On m'a volé mes vêtements...

FRONTIGNAC.

Mais, je n'y suis pour rien.

DE TRIVELIN.

Une... deux... trois.

Il fait mine de le viser avec l'étui.

FRONTIGNAC, effrayé.

Cachez ça, cachez ça. (Tout en ôtant son pantalon.) Ah! en voilà une aventure!... faire monter les gens...

DE TRIVELIN.

Dépêchez-vous, monsieur, je suis pressé. Votre pantalon?

FRONTIGNAC, le lui donnant.

Voilà!

DE TRIVELIN.

Merci!

FRONTIGNAC.

C'est insensé! inoui!

DE TRIVELIN, qui a mis le pantalon par dessus le pyjama tout en tenant l'étui à la main.

Votre veston et votre gilet maintenant, vite, vite!

FRONTIGNAC.

Mais, monsieur, il faut le temps.

DE TRIVELIN.

Je n'ai plus que cinq heures cinquante.

FRONTIGNAC.

Pourquoi faire?

Il lui jette son veston et son gilet.

DE TRIVELIN.

Ça ne vous regarde pas. Où faudra-t-il vous renvoyer tout çà?

FRONTIGNAC.

Frontignac! au Grand Hôtel.

DE TRIVELIN.

Bon. Votre chapeau.

FRONTIGNAC, le lui donnant.

Inoui! stupéfiant!

DE TRIVELIN.

Merci! (Lui mettant l'étui dans la main.) Tenez, voici pour vous.

FRONTIGNAC, poussant un cri de joie en croyant avoir un revolver.

Ah!

DE TRIVELIN, à part.

Et maintenant, filons par l'escalier de service.

Il sort vivement par la droite deuxième plan.

FRONTIGNAC.

Ah! gredin! tu vas me rendre mes vêtements! (Ouvrant l'étui.) Qu'est-ce que c'est que ça? Un étui à pipe! Ah! par exemple!

Paraît Dupont au fond.

SCENE XXIII

FRONTIGNAC, DUPONT.

DUPONT, apercevant Frontignac de dos et croyant que c'est Trivelin.

A nous deux, Trivelin.

Il bondit sur lui et le secoue.

FRONTIGNAC.

Hein! Au secours!

Il se retourne.

DUPONT, ahuri.

Le marchand de chameaux, en caleçon !

FRONTIGNAC, même jeu.

M Dupont!

DUPONT.

Que faites-vous ici dans ce manque de costume ?

FRONTIGNAC.

On m'a fait monter ici pour me chaparder mes vêtements.

DUPONT.

Allons donc! Vous croyez que je vais avaler une bourde pareille! Comment, je vous surprends en caleçon chez ma maîtresse?

FRONTIGNAC.

Hein? Je suis ici?

DUPONT.

Chez ma bonne amie, oui, Monsieur, qui me trompe avec vous comme elle m'a trompé avec d'autres, car je suis cocu!

FRONTIGNAC.

Le contraire m'étonnerait; mais, je n'y suis pour rien.

DUPONT.

A d'autres, Monsieur, à d'autres!

FRONTIGNAC, frappé d'une idée.

Et puis croyez-moi ou ne me croyez pas, je m'en fiche, j'ai encore 195 Dupont à faire; passez-moi vos vêtements.

DUPONT.

Hein?

FRONTIGNAC.

Pas de paroles inutiles. Je suis armé...

Il le menace avec l'étui.

DUPONT, au comble de la frayeur.

Voulez-vous bien cacher ça !

FRONTIGNAC.

Avec plaisir. (Il le dissimule derrière lui.) Vos habits ou je vous brûle la cervelle ?

DUPONT.

Mais, Monsieur...

FRONTIGNAC.

Une fois, deux fois, trois fois !

Il gesticule avec l'étui.

DUPONT, affolé.

Cachez ça ! cachez ça ! (Tout en ôtant son pantalon.) Ah ! elle est raide !

FRONTIGNAC.

Votre pantalon ?

DUPONT, le lui lançant.

Le voici !

FRONTIGNAC.

Merci. (Il le met.) Et le gilet, maintenant le veston ?

DUPONT.

Il vous faut aussi ?...

FRONTIGNAC.

Et plus vite que ça !... ou sinon...

DUPONT, tout en ôtant son veston et son gilet.

Je lirais çà dans un journal que je ne le croirais pas !

FRONTIGNAC.

Vite! vite! donnez.

DUPONT.

Tiens! assassin!

Il les lui donne.

FRONTIGNAC, tout en s'habillant.

Ne m'approchez pas.

DUPONT, grommelant.

Marchand de chameaux! Chameau, toi-même!

FRONTIGNAC.

Votre chapeau. (Dupont le lui donne.) Merci, un peu étroit, mais çà n'a pas d'importance.

DUPONT, narquois.

Et avec ça, il ne vous faut pas autre chose?

FRONTIGNAC, s'éloignant de la table.

Pas pour le moment; je vous renverrai tout ça. En attendant, voilà pour vous.

Il lui met l'étui dans la main.

DUPONT, croyant avoir un revolver et le menaçant en bondissant sur lui.

Ah! misérable! Tu vas me rendre...

FRONTIGNAC, souriant.

Ne vous frappez pas, c'est un étui à pipe.

DUPONT.

Hein?

FRONTIGNAC.

Je m'y suis laissé prendre tout à l'heure.

DUPONT, furieux.

Ah! par exemple!

FRONTIGNAC.

Au revoir, Dupont ! (Il va vers la droite premier plan et ouvre.) Mais ce n'est pas là la sortie.

DUPONT, le poussant vivement à droite premier plan.

Si, c'est par là. (Refermant la porte avec le verrou.) Ah ! je te tiens... Cette chambre n'a pas d'autre issue... Tu ne m'échapperas pas !

Apercevant Zézé qui paraît à gauche premier plan.

SCÈNE XXIV

DUPONT, ZÉZÉ, puis LE PRIX DE ROME.

ZÉZÉ, à elle-même.

Ah ! çà qu'est donc devenu Watteau ?

DUPONT, d'une voix tonnante.

Madame !

ZÉZÉ, poussant un cri de surprise.

Ah ! Velasquez en caleçon !

DUPONT.

Oui, Velasquez, que vous ne comptiez pas revoir de sitôt.

ZÉZÉ.

En effet, mon ami, je vous croyais à Argenteuil en train de m'acheter des asperges !

DUPONT, éclatant.

Des asperges ! Ah ! ah ! Des asperges !

LE PRIX DE ROME, entrant par la gauche deuxième plan.

Ah ! ça, que veut dire ce potin ? (S'arrêtant tout saisi à la vue de Dupont.) Ah !

DUPONT, à part.

La belle-cuisse de contrebande !

LE PRIX DE ROME.

Vous apportez la botte ? Où est-elle ?

Il se retourne.

DUPONT.

La voilà.

Il lui donne un coup de pied.

ZÉZÉ et LE PRIX DE ROME, ensemble.

Hein ?

DUPONT.

Infâme barbouilleur, au service d'une grue qui n'a jamais tenu un pinceau.

ZÉZÉ, à part.

La mèche est éventée

LE PRIX DE ROME, furieux.

Qu'est-ce qu'il dit : barbouilleur ?

DUPONT.

Vous êtes-vous assez payé ma tête tous les deux ?

ZÉZÉ.

Ah ! non, en voilà assez. Prix de Rome, décroche-moi ce Velasquez.

LE PRIX DE ROME.

Bon. (A Dupont.) Veux-tu filer et plus vite que ça ?

DUPONT.

Oui, je filerai, mais pas avant d'avoir confondu madame avec un des nombreux amants avec lesquels elle m'a trompé. (Il va ouvrir la porte de la chambre à Frontignac.) Sortez, chameau !

FRONTIGNAC, paraissant.

Enfin !

ZÉZÉ, poussant un cri en voyant Frontignac

Ah !

FRONTIGNAC, poussant un cri en voyant Zézé.

Ah !

ZÉZÉ.

Mon mari !

FRONTIGNAC.

Ma femme !

DUPONT, stupéfait.

Qu'est-ce qu'il dit ?

FRONTIGNAC.

Et c'est la maîtresse de Dupont !

LE PRIX DE ROME, à part.

Ah ! elle est bonne !

DUPONT.

Sa femme ! c'était sa femme !

Il veut s'asseoir mais tombe avec la chaise et fait également tomber l'escabeau et la boite de couleurs qui sont à côté de lui.

FRONTIGNAC.

Enfin, je vais donc pouvoir divorcer !

Le Prix de Rome se tord.

SCÈNE XXV

LES MÊMES, MARIETTE, UN COMMISSAIRE, DEUX AGENTS.

MARIETTE, entrant.

Madame ! Madame ! C'est le commissaire de police.

TOUS.

Le commissaire?

FRONTIGNAC, *gaiement.*

Il arrive bien.

MARIETTE.

Il dit que le satyre de la veuve Tripette est caché ici en caleçon.

TOUS.

Hein!

LE COMMISSAIRE, *entrant suivi de deux agents.*

Où est-il? (*Apercevant Dupont.*) Ah! le voilà. (*Aux agents.*) Empoignez-moi cet homme-là.

Les agents l'empoignent.

DUPONT, *hurlant.*

Voulez-vous me laisser? Je suis Dupont, Dupont!...

Les agents emmènent Dupont qui se débat. Les autres personnages se tordent de rire.

Tableau.

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

COUZAN, ERNESTINE, puis DES BARBETTES.

COUZAN, entrant du fond suivi d'Ernestine.

Monsieur Dupont, président de la neuvième chambre, est-il chez lui ?

ERNESTINE.

Non, Monsieur... Monsieur est sorti de bonne heure pour aller au Palais.

COUZAN, à mi-voix, gagnant la droite.

Hum ! je crois plutôt que c'est le contraire, il est sorti du Palais pour aller au bonheur.

ERNESTINE.

Plaît-il ?

COUZAN.

Rien ! rien !... M. de Trivelin ?

ERNESTINE.

Sorti aussi vers deux heures.

COUZAN.

Madame Dupont?

ERNESTINE.

M. la Baule est venu la chercher, il y a dix minutes ; ils sont sortis en coup de vent. Quant à madame la comtesse, elle lit dans sa chambre.

COUZAN, passant à gauche.

Et mademoiselle Lise?

ERNESTINE.

Elle est à son cours de piano.

DES BARBETTES, entrant par le fond avec un tableau non encadré entouré d'un journal.

Bonjour, Monsieur Couzan.

Ernestine sort.

COUZAN.

Ah! le jeune des Barbettes... Vous allez me tenir compagnie. Que portez-vous-là?

DES BARBETTES, posant le tableau sur la table.

Un cadeau pour mon beau-père.

COUZAN.

On voit bien que vous êtes fiancé!

DES BARBETTES.

Ah! il va être bien content, M. Dupont. Je lui ai apporté ce qu'il m'a demandé?

COUZAN, désignant le tableau.

Ceci?

DES BARBETTES.

Non!... Avant-hier, le lendemain du jour où les jeunes mariés sont revenus de voyage, mon futur beau-père m'a demandé de lui apporter la preuve que j'étais capable de rendre une femme heureuse.

COUZAN.

Tiens! tiens! il prend ses précautions.

DES BARBETTES.

Et comme je lui exprimais mon étonnement, il m'a répondu : Je ne veux pas que Lise soit volée avec son mari comme sa sœur avec le sien.

COUZAN.

Non, il raconte ça à tout le monde!... Et vous avez obéi à l'injonction ?

Il s'assied sur le pouf.

DES BARBETTES, *indigné.*

Monsieur Couzan, j'adore ma fiancée, et je ne voudrais pas la tromper pour rien au monde.

COUZAN.

Alors ?

DES BARBETTES.

Voyons!... Quand on se marie, on peut obtenir des billets de confession sans qu'il soit besoin de se confesser!... Alors, hier, après-midi, je suis allé trouver une de ces dames dont la mission est de s'occuper spécialement du bonheur des hommes.

COUZAN.

Et la dame vous a délivré un certificat?

DES BARBETTES.

De bonne inconduite... (*Tirant un papier de sa poche.*) Le voilà!

COUZAN.

Oh! Lisez-moi ça!

DES BARBETTES, *lisant.*

« Je certifie que j'ai eu pour amant M. Gontran des Barbettes et que je n'ai eu qu'à me louer de lui sous tous les rapports... c'est un amoureux idéal. »

COUZAN.

Rien que ça !

DES BARBETTES, lisant.

« *L'essayer, c'est l'adopter.* »

COUZAN, riant.

Et que vous a-t-elle demandé pour ça?

DES BARBETTES.

Voilà : comme elle cumule la galanterie avec la peinture, elle m'a simplement prié de lui acheter une de ses œuvres.

Il ôte le journal qui entourait le tableau.

COUZAN.

Ah! par exemple! est-ce que ce serait ? (Regardant le tableau que lui montre des Barbettes.) Un Zézé ! C'est un Zézé !

DES BARBETTES

Elle a beaucoup de talent?

COUZAN.

Au pluriel ! (A part.) Si ça pouvait guérir Dupont.

DES BARBETTES.

J'offrirai ce tableau à mon beau-père qui est collectionneur !... Je crois que ça lui fera plaisir.

COUZAN.

Ah ! je vous le garantis ! Seulement, je vais tout de même vous donner un talisman.

DES BARBETTES.

Un talisman ?

COUZAN.

Oui. Vous ne connaissez que depuis peu votre fu- beau-père, mon vieil ami Dupont.

DES BARBETTES.

C'est un homme charmant!

COUZAN.

C'est le plus sale caractère qui soit au monde.

DES BARBETTES.

Ah! bah !

COUZAN.

Eh! bien, si jamais il se mettait en colère contre vous, s'il vous cherchait noise, enfin, pour le museler à tout jamais, vous n'aurez qu'à lever le doigt comme, ça et à lui dire ce simple mot : Vélasquez!

DES BARBETTES.

Vélasquez ?

COUZAN.

Oui, et maintenant venez avec moi dans son bureau, nous allons accrocher le tableau en belle place... Ce bon Dupont !

DES BARBETTES.

Mais expliquez-moi.

COUZAN.

C'est inutile... Allez ! allez! passez devant.

DES BARBETTES.

Vélasquez ?

Il entre à gauche, deuxième plan, en emportant le tableau.

COUZAN, seul.

J'étais bien sûr que cette Zézé était une grue.

SCÈNE II

COUZAN, PAULETTE.

PAULETTE, entrant de droite, premier plan, avec un livre.

Bonjour, mon parrain, je vous demande pardon de

vous avoir fait attendre. On me dit à l'instant que vous étiez là !

COUZAN, descendant.

Bonjour, ma mignonne. (Il l'embrasse.) Rien de neuf depuis hier ?

PAULETTE.

Pas que je sache, mon parrain.

COUZAN.

Ah ! (A part.) Ça n'y est pas encore !

PAULETTE.

Pourquoi me demandez-vous ça ?

COUZAN.

Pour rien, ma mignonne, pour rien. Continue ta lecture ; ne t'occupe pas de moi... je vais rejoindre des Barbettes dans le bureau. Je prépare une surprise à ton père.

PAULETTE.

Vous cherchez toujours à faire plaisir aux gens.

COUZAN, sortant.

Que veux-tu ? c'est dans ma nature !

Il sort par la gauche, deuxième plan.

SCÈNE III

PAULETTE, puis LISE.

PAULETTE.

Reprenons notre lecture. (Elle s'assied sur le canapé et lit.) « Fanny était déjà couchée lorsque Léon entra dans la chambre nuptiale. Enfin seuls ! s'écria-t-il en s'approchant du lit ; puis il se glissa à coté de

Fanny haletante et rougissante... et le grand mystère s'accomplit; le mystère redoutable et délicieux... Fanny connut l'amour... » (Parlé, songeuse.) Le grand mystère, redoutable et délicieux ?

LISE, entrant par le fond, elle a son chapeau et un rouleau de musique sous le bras.

C'est moi ! Tiens, tu es seule ?

Elle pose le rouleau de musique sur le meuble à gauche de la porte du fond.

PAULETTE.

Oui.

LISE

Gontran n'est pas là ?

PAULETTE.

Il est dans le bureau de papa avec Couzan.

LISE, allant s'asseoir à côté de Paulette en passant à la droite du canapé

Oh ! s'il est avec Couzan, il m'attendra bien cinq minutes... Enfin, nous allons donc pouvoir causer un peu... C'est vrai, depuis trois jours que tu es de retour, c'est la première fois que nous nous trouvons seules un instant.

PAULETTE.

Tu as quelque chose à me dire, petite sœur ?

LISE.

Non, c'est toi ! Voici le moment de tenir tes promesses.

PAULETTE.

Quelles promesses ?

LISE.

La veille de ton mariage, tu m'a promis de tout me raconter.

PAULETTE.

Tout quoi ?

LISE.

Ta nuit de noces, voyons ?

PAULETTE.

Oh ! oh ! ma chérie ! Ce n'est pas bien extraordinaire, va !... On s'imagine des choses, des choses... et il n'y a rien !

LISE.

Rien ? Allons donc ?

PAULETTE.

Mais non, ma chérie... c'est tout comme avant, seulement, au lieu d'être seule dans son lit, on est deux, voilà tout !

LISE, *furieuse, se levant*

C'est pas vrai ! Je sais que ce n'est pas vrai !

PAULETTE.

Je te jure !

LISE.

Tu n'es pas chic, là ! D'ailleurs, vous êtes toutes comme ça !... La veille, vous promettez de tout raconter ; mais le lendemain, bernique, on ne peut plus rien vous tirer !

PAULETTE.

Je t'affirme, petite sœur, que je dis la vérité.

LISE.

Allons donc ! allons donc ! Quand mon amie Marcelle Labroche s'est mariée, elle m'avait juré, elle aussi, de tout me raconter. Le lendemain, je suis allée lui dire bonjour en cachette... Elle avait l'air radieux... et quand je lui ai rappelé sa promesse, elle

s'est mise à piquer un fard... oh ! mais un fard... et elle ne voulait rien me dire, elle non plus...

PAULETTE.

Parce qu'il n'y a rien à dire !

LISE.

Oui-da, mais comme je suis plus maligne qu'elle, j'ai fini, tout de même, sans en avoir l'air, par lui arracher quelques phrases.

PAULETTE.

Et que t'a-t-elle dit?

LISE.

Elle m'a dit : ma chère, attends toi à tout et ne t'étonne de rien.

PAULETTE.

Elle t'a dit ça ?

LISE.

Et elle a ajouté en baissant les yeux : C'est un grand mystère.

PAULETTE, vivement.

Un grand mystère ! Elle a dit un grand mystère?

LISE.

Un mystère redoutable et délicieux.

PAULETTE.

Un mystère redoutable et délicieux. Comme dans le roman.

LISE.

Quel roman?

PAULETTE.

Un roman que maman m'avait défendu de lire quand j'étais jeune fille, et que j'ai pris dans la bibliothèque.

LISE.

Ah! tu vois bien qu'il y a un mystère.

PAULETTE.

Mais je ne le connais pas, je te jure que je ne le connais pas.

LISE.

Vraiment? Et tu es mariée depuis cinq semaines? Tu te moques de moi.

PAULETTE.

Je te répète une dernière fois...

LISE.

Ta, ta, ta! Tu ne veux rien dire malgré tes promesses, et le soir de mes noces, devant mon mari, j'aurai l'air d'une dinde.

PAULETTE.

Lise!

Paraît Couzan par la gauche, deuxième plan.

LISE.

Non! laisse-moi, je suis furieuse!

SCÈNE IV

Les Mêmes, COUZAN.

COUZAN.

Eh bien, qu'y a-t-il? Vous vous disputez?

LISE.

Il y a que ma sœur est la dernière des sœurs.

COUZAN.

Hein?

LISE.

La dernière des dernières, encore! Voilà ce qu'il y a ?

Elle sort par la gauche, premier plan.

SCÈNE V

PAULETTE, COUZAN.

COUZAN.

Ah ! ça ! Que s'est-il passé. Explique-moi !

PAULETTE, un peu nerveuse.

Mon parrain, mon bon parrain, vous m'aimez, n'est-ce pas?

COUZAN.

En peux-tu douter, ma chérie !

PAULETTE.

Vous êtes un homme d'âge, d'expérience, vous avez été marié ?

COUZAN.

Pendant vingt ans!

PAULETTE.

Eh ! bien, répondez-moi franchement, sans détour. Qu'est-ce que c'est que le mariage?

COUZAN.

Le mariage ?

PAULETTE.

Oui.

COUZAN.

Mais... c'est une belle cérémonie, d'abord civile ,

ensuite religieuse... avec un excellent dîner pour finir.

PAULETTE.

Oui... oui.. je sais... Après le dîner?

COUZAN.

Après le dîner, généralement, il y a un bal...

PAULETTE.

Après le bal?

COUZAN.

Les mariés rentrent chez eux.

PAULETTE.

Et le mystère? Il y a un mystère redoutable et délicieux.

COUZAN, *étourdiment.*

Sapristi! qui t'a dit ça!

PAULETTE, *poussant un cri et gagnant la gauche.*

C'était vrai! Il y en a un, et je ne le connais pas.

COUZAN.

Paulette, écoute-moi.

PAULETTE.

Non, non, vous vous êtes trahi! Du reste, depuis cinq semaines, je me disais aussi : ce n'est pas possible, le mariage ne consiste pas à dormir côte à côte, ainsi que deux marmottes, il doit y avoir autre chose! Mais alors, dites donc, je suis volée, moi?

COUZAN.

Paulette?

PAULETTE.

Ah! je vous en prie, dites-moi en quoi je suis volée.

COUZAN.

Ah! mais non!

PAULETTE.

Vous refusez de me répondre?

COUZAN, très-embarrassé.

C'est, que, vois-tu... j'ai oublié... Tu sais, il y a si longtemps!

PAULETTE.

Vraiment? En ce cas, je vais sonner la cuisinière... elle n'est mariée que depuis trois ans, elle n'a pas encore dû oublier.

Elle veut remonter.

COUZAN, vivement l'arrêtant.

Ah! mais non! ne fais pas ça! Il ne manquerait plus que de mettre les domestiques au courant.

PAULETTE, descendant s'asseoir à gauche de la table.

Vous voyez bien que vous n'avez pas oublié. (Pleurant.) Ah! mon Dieu! mon Dieu! que je suis malheureuse!

SCÈNE VI

Les Mêmes, MADAME DUPONT.

MADAME DUPONT, entrant, par le fond, la figure toujours barbouillée de couleurs.

Ouf! quel journée!

PAULETTE.

Ah! maman! Si tu savais. (s'arrêtant.) Oh! qu'est-ce que tu as sur la figure?

MADAME DUPONT.

Sur la figure ?

COUZAN.

Oui, vous avez la figure peinte comme celle d'un Peau Rouge qui va en guerre.

MADAME DUPONT.

Ah! j'y suis... c'est mon mari qui m'a fait ça avec une palette.

COUZAN.

Oh! il s'est amusé ?

MADAME DUPONT.

Ah! le pauvre ami, dire que je l'ai accusé et battu. Mais il ne s'agit pas de ça!

PAULETTE.

Mais non, il ne s'agit pas de ça. Maman attends-toi à une nouvelle épouvantable : mon mari n'est pas mon mari et je ne suis pas sa femme!

MADAME DUPONT.

Hein ? Qui te l'a dit ?

PAULETTE, avec force.

C'est ma sœur.

MADAME DUPONT, suffoquée.

Ta sœur?

COUZAN, ahuri.

Ah! par exemple!

MADAME DUPONT.

C'est cette gamine qui t'a dit ça ?

PAULETTE.

Oui, maman, c'est elle qui m'a ouvert les yeux.

MADAME DUPONT, à part.

Et je ne lui ai jamais fait lire que la Bibliothèque Rose expurgée!

PAULETTE.

M. de Trivelin ne m'aime pas, il ne m'a jamais aimée.

MADAME DUPONT.

Oh ! quant à celui-là, il ne vaut pas cher !

COUZAN.

Permettez ?...

MADAME DUPONT.

Non, mon cher Couzan, je ne permets pas !... M. de Trivelin est un misérable que je vais faire valser et pas plus tard que ce soir.

COUZAN, à mix-voix.

Elle a l'air d'un Apache scalpant son ennemi.

MADAME DUPONT.

Qu'est-ce que vous dites ?

COUZAN.

Rien, grand chef !

MADAME DUPONT.

Dans trois mois, ma fille aura divorcé.

PAULETTE, approuvant.

Oh ! ça !

MADAME DUPONT, tout en ôtant son chapeau qu'elle va porter sur le meuble, à gauche de la porte du fond.

Et avant un an, elle sera remariée.

PAULETTE, passant au milieu.

Avec n'importe qui, pourvu qu'il m'apprenne le grand mystère.

MADAME DUPONT.

Tu épouseras La Baule, c'est entendu avec lui.

Elle descend à droite.

PAULETTE.

Bon, je ne l'aime pas, mais ça m'est égal.

COUZAN.

Mais nom d'un petit bonhomme! vous allez tous faire une bêtise irréparable! Et j'ai bien le droit comme parrain...

MADAME DUPONT.

Vous avez le droit de vous taire.

COUZAN, à Paulette.

Mais ton mari t'adore, je t'en donne ma parole!

MADAME DUPONT.

Vous voulez dire qu'il en adore une autre.

PAULETTE, poussant un cri.

Hein?

MADAME DUPONT.

Oui, mon enfant... une autre... En ce moment même ton père et La Baule s'occupent de réunir contre lui des preuves irrécusables de son infâme conduite.

PAULETTE, se jetant dans les bras de sa mère en pleurant.

Une autre! Il en aimait une autre!

MADAME DUPONT.

Va, ne pleure plus, mignonne, le bandit n'est pas digne de faire pleurer un ange tel que toi.

PAULETTE, pleurant.

Ah! maman!...

MADAME DUPONT.

Va dire à Ernestine d'aller m'acheter de la térébentine.

PAULETTE.

Oui, maman!

MADAME DUPONT.

Et dès que les preuves que j'attends seront arrivées, j'irai te chercher dans ta chambre.

PAULETTE.

Oui, maman ! (Sortant.) Oh ! je le hais, maintenant, je le hais !

Elle sort par la droite, premier plan.

SCÈNE VII

COUZAN, MADAME DUPONT.

COUZAN.

Ah ! ça, ma chère madame, que voulez-vous dire avec cet autre ?

MADAME DUPONT.

Je veux dire que M. le comte de Trivelin a une concubine comme Louis XIV.

COUZAN.

Vous dites, une quoi ?

MADAME DUPONT.

Une maîtresse. Ce monsieur est muet chez lui parce qu'il s'enroue à crier dehors. On l'a suivi, tout à l'heure, et il est allé chez une grue !

COUZAN, avec joie.

Vous êtes sûre !

MADAME DUPONT.

Puisque je vous dis qu'on l'a suivi.

COUZAN, se frottant les mains.

Enfin, il y est donc allé ?

MADAME DUPONT.

Vous l'approuvez ?

COUZAN.

Tiens donc, mais c'est moi qui l'y ai envoyé.

MADAME DUPONT.

Comment, monsieur... Auriez-vous une commission ?

COUZAN.

Madame Dupont, je ne mange pas de ce pain-là. C'était le seul moyen de rendre la parole à ce pauvre garçon !

MADAME DUPONT.

Vous vous moquez, je crois.

COUZAN.

Mais non !

MADAME DUPONT.

Allons donc. A d'autres ! monsieur, à d'autres !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ERNESTINE, et LA BAULE.

ERNESTINE, entrant par le fond et annonçant.

Monsieur La Baule !

MADAME DUPONT.

Lui ? (Paraît La Baule. Ernestine sort.) Eh ! bien, ces preuves ?

LA BAULE, portant les vêtements de Trivelin et descendant au milieu.

Je les tiens !

MADAME DUPONT.

Enfin !

LA BAULE.

Ah ! ça n'a pas été sans peine !... J'ai risqué ma vie pour les avoir... J'ai pincé votre gendre tout nu chez cette créature, et voici ses habits que j'ai chauffés.

MADAME DUPONT, prenant les vêtements.

Bravo !

COUZAN.

Joli procédé !

LA BAULE.

Vous dites ?

MADAME DUPONT.

N'écoutez pas ce quelconque... La Baule, vous avez bien mérité de votre future belle-mère.

Elle indique les vêtements.

LA BAULE.

Alors, j'ai toujours le numéro deux !

MADAME DUPONT.

Plus que jamais !

Elle pose les vêtements sur la table.

COUZAN.

Pardon ! pardon ! mais vous n'oubliez qu'une chose, c'est que M. de Trivelin a jusqu'à minuit pour être le mari de sa femme. Il va revenir.

LA BAULE.

Pas de danger, je l'ai fait coffrer.

COUZAN et MADAME DUPONT.

Hein ?

LA BAULE.

Je l'ai dénoncé au parquet comme étant le satyre de la veuve Tripette !

MADAME DUPONT.

Bravo !

LA BAULE.

Et vous connaissez la célérité de la justice française : si on le relâche avant un mois, il aura de la veine.

COUZAN, indigné.

Comment ? vous avez fait ça ?

LA BAULE.

Et je m'en vante !

MADAME DUPONT.

Ah ! je l'adore ! ce garçon là. (Elle l'embrasse.) Et maintenant, je vais chercher ma fille pour lui révéler toute l'étendue de son malheur.

COUZAN.

Madame Dupont, écoutez-moi.

MADAME DUPONT.

Vous, fichez-moi la paix !

Elle sort à droite, premier plan.

COUZAN.

Je vous en conjure !

Il sort à la suite de madame Dupont.

LA BAULE, seul.

Enfoncé ! Trivelin ! Ah ! tu m'as giflé ! Je te souffle ta femme. (Frappé d'une idée.) Sapristi ! j'ai oublié d'apporter mon bouquet ! Je vais téléphoner à une fleuriste d'envoyer une gerbe ! Ah ! Paulette ! Paulette ! Que nous allons être heureux ensemble !

Il entre à gauche, premier plan.

SCÈNE IX

DE TRIVELIN, seul, entrant et parlant à la cantonade. Il a toujours les vêtements par dessus le pijama.

Enfin, me voici chez moi... Ah ! Paulette, ma Lélette ! Je vais donc être ton mari ! Je t'emmènerai loin de ton exécrable famille, dès que j'aurai changé de vêtements... Ah ! saint Antoine de Padoue, toi qui fais retrouver les objets perdus, si tu pouvais me rendre mon petit complet que cette canaille de la Baule m'a volé... (Apercevant les habits qui sont sur la table.) Que vois-je ? O miracle! mais les voici ! (Il prend ses vêtements.) Merci, saint Antoine. (Bruit de voix à la cantonade.) Du monde ! Allons nous habiller par là...

Il entre à gauche, premier plan.

SCÈNE X

FRONTIGNAC, ERNESTINE.

Paraît Frontignac par le fond, les vêtements de Dupont sur les bras. Ernestine le suit.

ERNESTINE.

Mais je répète à Monsieur que Monsieur n'est pas rentré.

FRONTIGNAC.

Je le sais bien, parbleu, qu'il n'est pas rentré.

ERNESTINE.

Monsieur est au Palais.

FRONTIGNAC.

Ah ! parlons-en... Sais-tu où il est ton patron? Il est au Dépôt !

ERNESTINE.

Hein! On arrête les magistrats, à présent !...

FRONTIGNAC.

C'est lui le satyre de la veuve Tripette !

ERNESTINE.

M. Dupont ?

FRONTIGNAC.

Oui, c'est un fameux saligaud ! Voici ses vêtements que je lui rapporte.

Il les pose sur la table où étaient ceux de Trivelin.

ERNESTINE.

Le satyre, c'était lui ! Eh ! bien, ça ne m'étonne pas. Il a un petit œil polisson... Figurez-vous que...

FRONTIGNAC.

Non ! je n'ai pas le temps de me figurer, je vais chez un avocat...

ERNESTINE.

Mais, monsieur, attendez un instant.

Ils disparaissent par le fond.

SCÈNE XI

LA BAULE, puis MADAME DUPONT, PAULETTE et COUZAN, puis ERNESTINE.

LA BAULE, entrant par la gauche, premier plan.

Ça y est ! Une gerbe sera ici dans une heure, une gerbe de fiançailles...

MADAME DUPONT, entrant, suivie de Paulette et Couzan.

Viens, mon enfant, viens !

PAULETTE.

La Baule a apporté les preuves que mon mari me trompait ? Où sont-elles ?

MADAME DUPONT.

Les voilà.

Elle prend le veston.

LA BAULE.

Des preuves irrécusables, les propres vêtements de de Monsieur de Trivelin...

MADAME DUPONT, donnant le veston à Paulette.

Qui s'ébattait tout nu chez une hétaïre !

PAULETTE.

Oh ! le misérable ! (Regardant le veston.) Mais ce ne sont pas les vêtements de Robert, ça !

COUZAN et MADAME DUPONT, ensemble.

Hein ?

MADAME DUPONT, prenant le veston.

Pas ses vêtements ?

LA BAULE.

Pardon ! pardon ! C'est moi-même qui les ai pris chez Zézé.

MADAME DUPONT.

Chez Zézé ?

LA BAULE.

Et j'ai vérifié son portefeuille... Tenez, là dans la poche.

MADAME DUPONT, qui a pris le portefeuille.

Le voilà. Oh ! par exemple !... on dirait le... (Ouvrant

le portefeuille et voyant des cartes de visites.) « Benjamin Dupont ! président de la neuvième chambre !... Benjamin Dupont ! »

COUZAN, MADAME DUPONT, LA BAULE.

Hein ?

COUZAN, à part.

Ah ! elle est bonne !

MADAME DUPONT.

Ce sont les vêtements de mon mari.

LA BAULE, à part, stupéfait.

Nom de nom !

MADAME DUPONT.

Mais alors, c'était lui qui s'ébattait tout nu chez une hétaïre ?

PAULETTE.

Maman !

Couzan qui est près de Paulette la fait taire.

LA BAULE, à madame Dupont.

Mais cependant...

MADAME DUPONT, furieuse.

Ah ! je vous retiens, vous ! chaque fois que vous voulez me faire pincer mon gendre, c'est sur mon mari que je tombe.

Elle lui jette le veston à la figure.

LA BAULE.

Je vous jure que je n'y comprends rien. C'est de la magie.

MADAME DUPONT.

Allons donc ! Et vous dites que la grue chez laquelle vous m'avez menée tout à l'heure s'appelle Zézé ?

LA BAULE.

Oui, c'est une femme peintre...

MADAME DUPONT.

Celle qui peint avec ses pieds ?

LA BAULE.

Mais non, avec ses mains ?

MADAME DUPONT.

Elle n'est donc pas manchote ?

LA BAULE.

Elle, manchote ? Ah ! je vous garantis que non.

MADAME DUPONT, poussant un cri de fureur

Ah ! ah ! Et M. Dupont m'affirmait avant-hier qu'elle était vieille et impotente !

LA BAULE, à part.

Sapristi !

MADAME DUPONT, passant à gauche.

Ah ! tonnerre de Brest ! Je commence à comprendre.

LA BAULE.

Madame Dupont, écoutez-moi.

MADAME DUPONT.

C'est inutile ! Ah ! je crois qu'il va se passer aujourd'hui, à Paris, un drame effrayant !

Elle sort par le fond, en emportant son chapeau qu'elle prend sur le meuble, près de la porte.

LA BAULE.

Madame Dupont !

SCÈNE XII

COUZAN, LA BAULE, PAULETTE.

PAULETTE, à La Baule.

Ah! ça, expliquez-moi!...

LA BAULE, remettant le veston sur la table.

C'est de la magie, ma petite Paulette, c'est de la magie!... (Poussant un cri.) Ah! mon Dieu!

PAULETTE.

Qu'y a-t-il encore?

LA BAULE, plus fort.

Mon Dieu! Mon Dieu!

PAULETTE.

Parlez donc!

LA BAULE.

Mais si c'est votre père qui était là-bas tout nu, c'est lui qu'on aura arrêté!

PAULETTE.

Hein?

COUZAN, riant, à part.

On a arrêté Dupont!...

LA BAULE.

J'ai fait coffrer mon beau-père! Je cours à la Préfecture. J'ai fait coffrer mon beau-père!

Il sort vivement par le fond.

SCÈNE XIII

PAULETTE, COUZAN, puis DE TRIVELIN.

COUZAN.

Eh bien ! tu vois que j'avais raison. On calomniait ton mari.

PAULETTE.

Au sujet de cette Zézé, c'est possible, mais que ce soit celle-là qu'il aime ou une autre, le nom importe peu.

COUZAN.

Mais je te le répète...

PAULETTE, *l'interrompant.*

Et puis, je vous en prie, mon parrain, ne me parlez pas de ce monsieur. Je ne veux plus le connaître. (*Paraît Trivelin.*) Lui!

DE TRIVELIN, *entrant par la gauche, deuxième plan, sans voir Paulette. Il a remis ses vêtements.*

Tiens, Couzan ! Bonjour, Couzan!

COUZAN, *allant à lui.*

Mon cher Trivelin. (*Bas.*) Eh! bien, mon moyen?

DE TRIVELIN, *bas.*

Infaillible ! Je réponds de tout.

COUZAN, *bas, bas.*

Enfin ! Il était temps! (*Montrant Paulette.*) Elle est là ! (*Haut.*) Je vous laisse, mes enfants, vous avez à causer.

Il remonte vers la porte de gauche, deuxième plan.

DE TRIVELIN.

Oh! Oui!

PAULETTE.

A causer. Monsieur et moi? Vous faites erreur, mon parrain, nous n'avons rien à nous dire.

Elle passe à droite.

DE TRIVELIN, *descendant au milieu.*

Rien à nous dire?

COUZAN, *descendant à gauche.*

Paulette!

PAULETTE.

Ou plutôt, si, j'ai à vous dire ceci : « On m'a éclairée sur votre compte, monsieur, et je suis volée! »

DE TRIVELIN.

Ah! c'est sa vieille rosse de mère!

PAULETTE.

C'est ça! Il ne vous manquait plus que d'insulter ma mère.

DE TRIVELIN.

Paulette, je t'en conjure...

PAULETTE.

Inutile. Demain, je dépose une demande en divorce.

DE TRIVELIN.

Divorcer?

PAULETTE.

Et j'épouse La Baule.

DE TRIVELIN.

Epouser cet idiot?... Ne dis pas ça!

PAULETTE.

Et pourquoi pas? Au moins, avec lui, je ne serai pas volée.

Il se dirige vers la porte droite, premier plan.

DE TRIVELIN.

Paulette ! Ecoute-moi !

PAULETTE.

Trop tard ! Vous êtes disposé maintenant ?

DE TRIVELIN, avec force.

Oui ! oh ! oui !

PAULETTE.

Eh ! bien ! moi je ne le suis plus !

Elle sort par la droite, premier plan, s'enferme à clef.

SCÈNE XIV

DE TRIVELIN, COUZAN.

DE TRIVELIN.

Elle s'est enfermée ! Ah ! mille milliards ! C'est complet !

COUZAN.

Voulez-vous que j'essaie encore de la raisonner ?

DE TRIVELIN.

A quoi bon ? Elle n'écoutera que sa mère et son père. (Frappé d'une idée.) Oh ! son père !... Mais oui ! Lui seul peut me sauver ! (Remontant vers le fond et d'un ton tragique.) Ah ! misérable La Baule, tu ne triomphes pas encore ! (A lui-même.) Je tiens mon secret : Vélasquez !...

Il va à la porte de gauche, deuxième plan.

COUZAN.

Qu'allez-vous faire ?

DE TRIVELIN, dramatique.

Brûler ma dernière cartouche !

Il entre à gauche, deuxième plan.

SCÈNE XV

COUZAN, DUPONT.

COUZAN.

Pauvre garçon. Ça y est ! il déménage ! (Paraît Dupont par le fond, entrant avec précaution, de dos ; il est habillé en gardien de la paix, avec le bâton blanc dans sa gaîne. Uniforme et casquette trop larges.) Oh ! la police ! (Reconnaissant Dupont qui se retourne.) Dupont !

DUPONT.

Oui !

COUZAN.

Sous ce costume ?

DUPONT.

Tais-toi donc. Où est ma femme ?

COUZAN.

Chez elle.

DUPONT.

Oh ! mon ami, je suis brisé, fourbu ! Si tu savais ce qui m'arrive... Zézé ! Zézé... était mariée...

Il tombe assis à gauche de la table.

COUZAN.

Non !

DUPONT.

Et j'ai été pincé par son chameau de mari.

COUZAN.

Ah ! bah !

DUPONT.

Ce n'est pas tout... on m'a arrêté chez elle, en caleçon... et sais-tu pour qui on m'a pris ?

COUZAN.

Pour le satyre...

DUPONT.

Oui.

COUZAN.

De la veuve Tripette...

DUPONT, se levant.

Comment sais-tu ?

COUZAN.

Va toujours, va toujours, je te raconterai ça.

DUPONT.

Bon. Une fois au poste j'ai essayé de me faire reconnaître, j'ai dit : Je suis Dupont... Dupont, le bon juge.

COUZAN.

Et on t'a relâché ?

DUPONT.

Ah ! bien oui ! Il y avait là des agents que j'avais fait flanquer à la boîte pour abus de pouvoir... Ils m'ont reconnu, les bougres... mais ils ont fait semblant de ne pas me reconnaître. Ah ! mon ami ! Quel tabac ! à vous dégoûter de fumer pour le reste de vos jours.

COUZAN.

Mais je croyais que le passage à tabac était défendu ?

DUPONT.

Je le croyais aussi, mais il faut croire qu'il leur

en restait un vieux fond qu'ils ont voulu utiliser! Enfin, j'ai pu me sauver, grâce à ce costume qu'un agent moins féroce que les autres a bien voulu me prêter.

COUZAN.

Ah!

DUPONT

Mais ce n'est pas tout. Place de l'Opéra, je tombe dans un encombrement... Il y avait là un grand diable de brigadier des voitures qui m'aperçoit avec mon machin (Il montre son bâton blanc.) et me crie : Ah! c'est vous, le nouveau? Vous arrivez à cette heure-ci pour prendre le service? Faites votre besogne ou je vous fous dedans ».

COUZAN, riant

Tu sortais d'en prendre.

DUPONT.

Aussi, n'ai-je pas répliqué... J'ai obéi et pendant un quart d'heure, sous l'œil du brigadier, j'ai fait circuler les voitures...

Il tire le bâton blanc de sa gaîne et fait le geste.

COUZAN.

Toi! Président de la 9e chambre!

DUPONT.

Oui, moi! j'ai manœuvré mon bâton. Tu sais, c'est beaucoup plus difficile qu'on ne croit. Il y a un coup de poignet à attraper (Il fait le geste.) Je suis devenu assez adroit. (Tout en remettant le bâton dans la gaîne.) Mais je me demandais comment tout ça allait finir, quand tout à coup, j'entends crier : « au voleur! au voleur! » et pendant que le brigadier s'élançait à toutes jambes, je me suis esquivé et me voilà.

COUZAN, riant.

C'est la première fois qu'un magistrat est sauvé par un voleur !

DUPONT.

Aussi, ce que je vais l'acquitter celui-là ! Seulement, je ne peux pas rester comme ça.

Il montre son costume.

COUZAN.

Tiens! j'ai pitié de toi! Voilà tes habits apportés par La Baule.

Il montre les vêtements sur la table.

DUPONT.

Par La Baule !

COUZAN.

Il les a pris chez Zézé croyant emporter ceux de Trivelin.

DUPONT.

Et ma femme les a vus.

COUZAN.

Et reconnus... Aussi, elle fait une musique !

DUPONT.

Oh ! me voilà bien !

COUZAN.

Ce n'est pas tout ! C'est encore La Baule qui t'a fait arrêter croyant toujours se débarrasser de ton gendre.

DUPONT.

Hein ? C'est encore à La Baule que je dois ça ?

COUZAN.

Oui. Aussi, à ta place, je me garderais bien de faire entrer un pareil gaffeur dans ma famille...

DUPONT.

Tu peux le dire ! Ah ! Il me paiera tout ça en bloc !

COUZAN.

Bravo ! Mais va d'abord changer de costume ; ta femme n'aurait qu'à venir.

DUPONT.

Tu as raison... Viens m'aider... Oh ! oui ! il me paiera tout ça !

Il entre à droite, deuxième plan.

COUZAN, seul.

Mon petit La Baule, je crois que tu as du plomb dans l'aile.

Il entre à droite, deuxième plan, à la suite de Dupont. Tandis qu'il disparaît, paraît de Trivelin portant sur le bras les vêtements de Frontignac qu'il avait en arrivant. Il va sonner.

SCÈNE XVI

DE TRIVELIN, puis ERNESTINE.

DE TRIVELIN, après avoir sonné allant mettre sur la table les vêtements de Frontignac.

Et ce Dupont qui n'est pas encore rentré.

ERNESTINE, entrant du fond.

Monsieur a sonné ?

DE TRIVELIN, montrant les vêtements sur la table.

Portez de suite ces vêtements au Grand hôtel à M. Frontignac !

ERNESTINE.

Oui, monsieur.

De Trivelin rentre à gauche.

SCÈNE XVII

ERNESTINE, puis MADAME DUPONT.

ERNESTINE, seule, bougonnant.

Au moment de mettre le couvert, obligée d'aller au Grand-Hôtel...

Elle prend les vêtements sur la table. A ce moment paraît madame Dupont qui voit le jeu de scène.

MADAME DUPONT.

Ernestine !

ERNESTINE.

Madame ?

MADAME DUPONT.

Qui vous a permis de toucher à ces habits ?

ERNESTINE.

Mais, madame !

MADAME DUPONT, lui coupant la parole.

Voulez-vous les remettre sur cette table et plus vite que ça.

ERNESTINE.

C'est que...

MADAME DUPONT.

Il n'y a pas de : « C'est que ». Faites ce que je vous dis et ne répliquez pas.

ERNESTINE.

Bien, madame.

Elle repose les vêtements sur la table.

MADAME DUPONT.

Je vous défends d'y toucher, vous entendez ? Ce sont des pièces à conviction contre M. Dupont.

ERNESTINE, à part.

Le satyre !

MADAME DUPONT.

Est-ce qu'il est rentré M. Dupont ?

ERNESTINE.

Je ne sais pas, Madame !

MADAME DUPONT.

Eh ! bien, allez voir dans son bureau.

ERNESTINE, vivement.

Oh ! ça, jamais, Madame.

MADAME DUPONT.

Vous refusez de m'obeir ?

ERNESTINE.

Me trouver seule avec Monsieur ? J'ai bien trop peur.

MADAME DUPONT.

Peur de quoi !

ERNESTINE.

Tiens donc. J'ai peur qu'il me viole !

MADAME DUPONT.

Hein ?

Paraît par la droite, deuxième plan, Dupont qui a remis son costume.

ERNESTINE, voyant entrer Dupont et poussant un cri.

Ah ! le v'là !

Elle se sauve par le fond, en courant.

DUPONT.

Qu'est-ce qu'elle a cette fille ?

MADAME DUPONT.

Elle a, Monsieur, que le bruit de vos débauches et de vos orgies est sans doute parvenu jusqu'à elle.

DUPONT, descendant.

Le bruit de mes débauches et de mes orgies ?

MADAME DUPONT.

Prévenu Dupont Benjamin, vous vous êtes moqué de moi, tout à l'heure, comme vous vous en êtes moqué avant hier : Zézé n'est pas une vieille impotente, Zézé ne peint pas avec ses pieds ! Zézé est votre concubine !

DUPONT, indigné.

Mensonge ! Infamie ! Je suis innocent !

Il passe à gauche.

MADAME DUPONT.

Toutes les apparences sont contre vous !

DUPONT.

Et après? Dans ma longue carrière de magistrat, j'ai condamné assez de gens sur les seules apparences pour savoir ce qu'elles valent.

MADAME DUPONT.

Silence ! J'ai mieux que des apparences, j'ai des preuves ?

DUPONT.

Des preuves ?

MADAME DUPONT.

Ces habits.

Elle va prendre le veston sur la table.

DUPONT.

Quels habits ?

MADAME DUPONT.

Les vôtres. Monsieur, que La Baule a saisis chez cette créature.

DUPONT, prenant le veston.

Mais ce n'est pas à moi, ça !

MADAME DUPONT.

Vraiment, et le portefeuille ?

DUPONT.

Le portefeuille ?

MADAME DUPONT.

Qui est là, dans la poche, il n'est pas à vous non plus ? Et les cartes qui sont dedans : « Benjamin Dupont? »

DUPONT, qui a tiré le portefeuille et lit les cartes de visite.

Frontignac, marchand de chameaux ! (Il les montre à madame Dupont.) Frontignac.

MADAME DUPONT, poussant un cri de surprise et prenant le portefeuille.

Hein ?

DUPONT, à part, gaîment.

Les vêtements de Frontignac !

MADAME DUPONT.

Oh ! par exemple ! Mais je n'ai pas la berlue.

DUPONT, lui rendant le veston.

C'est tout ça, vos preuves ?

MADAME DUPONT.

J'ai vu... de mes yeux vu, votre portefeuille.

Elle remet sur la table, le veston et le portefeuille.

DUPONT.

Ah ! ça, femme Dupont, vous adonneriez-vous à la boisson ? Sur une simple illusion de vos sens abusés...

MADAME DUPONT, sans l'écouter.

La Baule a raison. Il y a de la magie là-dedans.

ERNESTINE, entrant par la droite, deuxième plan avec l'uniforme de gardien de la paix et le bâton blanc.

Madame !

MADAME DUPONT, et Dupont ensemble.

Qu'est-ce que c'est ?

ERNESTINE.

Je viens de trouver sous le lit de Madame, cet uniforme de gardien de la paix.

MADAME DUPONT.

Hein ?

DUPONT, à part.

Sapristi !

MADAME DUPONT, ahurie.

Un uniforme de gardien de la paix sous mon lit ?

DUPONT, vivement, remontant.

Ernestine, posez ça là et sortez !

ERNESTINE, effrayée.

Oui, Monsieur. (Elle pose l'uniforme sur la chaise, à droite de la table et le ceinturon auquel est attaché la gaîne et le bâton blanc sur la table. A part, sortant par le fond en regardant Dupont.) Ce qu'il a l'air lubrique !

MADAME DUPONT, prenant la bâton blanc.

Il y a un bâton blanc avec...

DUPONT, à part, frappé d'une idée et redescendant.

Oh ! attends un peu.

MADAME DUPONT.

Ah ! ça ! comment se fait-il ?...

DUPONT, terrible.

Je vais vous le dire, moi.

Il prend le bâton des mains de madame Dupont.

MADAME DUPONT.

Vous le savez donc ?

DUPONT, levant son bâton et la faisant descendre d'un geste.

Femme Dupont, Adélaïde, née La Branche!...

MADAME DUPONT, s'approchant.

Qu'est-ce qui lui prend?

DUPONT, levant son bâton.

Silence! (Indigné.) Ainsi donc, tandis que votre mari, au péril de sa vie, surveillait votre gendre, vous, épouse sans vergogne, vous receviez des gardiens de la paix tout nus dans votre chambre?

MADAME DUPONT.

Moi?

DUPONT, levant le bâton.

Silence! Vous m'accusiez d'avoir une concubine quand c'est vous qui aviez un concubin.

MADAME DUPONT.

Un concubin? moi?

DUPONT.

Ne niez pas! le misérable, surpris par mon arrivée inattendue, n'a pas eu le temps de remettre ses vêtements.

MADAME DUPONT.

Benjamin, qu'est-ce que tu vas chercher là?

DUPONT.

Je ne cherchais rien... Je rencontre la vérité par hasard, (Passant à droite.) c'est d'ailleurs ainsi que nous la découvrons, nous autres, magistrats.

MADAME DUPONT.

Mais ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas?

DUPONT.

Et quel est votre complice? Un simple agent de la brigade des voitures. Pas même le préfet!

MADAME DUPONT, se mettant à pleurer.

Mon Dieu ! mon Dieu ! me croire capable, moi!

DUPONT, à part.

Ce que j'ai envie de rigoler.

ERNESTINE, entrant par le fond.

Monsieur, il y a là un agent qui vient chercher son uniforme.

DUPONT, à part.

Nom de nom !

MADAME DUPONT, remontant.

Ah ! qu'il entre, tu verras bien !

DUPONT, vivement remontant et se mettant entre la porte et madame Dupont.

Non, non, je ne veux pas le voir, je le tuerais.

MADAME DUPONT.

Pardon ! Je tiens absolument...

DUPONT.

Et moi, je refuse. (A Ernestine montrant l'uniforme.) Rendez-lui tout ça et donnez-lui cent sous.

ERNESTINE, prenant l'uniforme et le bâton.

Oui, Monsieur !

Elle sort par le fond.

MADAME DUPONT.

Ah ! c'est comme ça ! eh bien ! je vais le chercher moi-même.

DUPONT, l'arrêtant et la faisant passer au fond, à droite.

Voulez-vous bien rester là ! Je vous défends de revoir cet homme, petite vicieuse !

MADAME DUPONT.

Benjamin !

DUPONT, très digne.

Moi, aussi, je pardonne à la femme adultère, et je donne cent sous à son amant! Seulement, à partir de ce soir, nous ferons deux lits.

MADAME DUPONT.

Deux lits?

DUPONT, sévèrement.

J'ai dit! (A part.) C'est toujours ça de gagné.

MADAME DUPONT, à part.

Oh! il y a quelque chose de louche dans tout cela.

DUPONT.

Et maintenant, femme Dupont, dans votre chambre et ne péchez plus!

MADAME DUPONT, à part.

Mais j'en aurai le fin mot.

Elle entre à droite, deuxième plan.

SCÈNE XVIII

DUPONT, puis ERNESTINE, puis FRONTIGNAC.

DUPONT, seul, descendant et gaîment.

Je crois qu'elle est mâtée pour les reste de ses jours.

Entre Ernestine par le fond.

ERNESTINE.

M. Frontignac.

DUPONT.

Frontignac! Je n'y suis pas!

Il veut se sauver vers la gauche, premier plan, quand Frontignac paraît au fond.

FRONTIGNAC.

Bien. Alors, j'attendrai votre retour.

DUPONT, à part.

M. Zézé!

Ernestine sort par le fond

FRONTIGNAC.

Ainsi, on vous a relâché, mon cher satyre?

DUPONT, venant vers lui.

Pardon, pardon, ce n'est pas moi, le satyre.

FRONTIGNAC.

Tu... tu... sacré farceur, va!... Il vous faut des vieillès charcutières... ma femme ne vous suffit pas.

DUPONT, avec amertume.

Ah! Je vous en prie!... ne me parlez pas de cette personne.

FRONTIGNAC.

Au contraire, c'est pour ça que je viens... Allons, mettez votre chapeau et accompagnez-moi...

DUPONT.

Où ça?

FRONTIGNAC.

Chez le commissaire... j'ai besoin de votre déposition pour mon divorce.

DUPONT.

Permettez!... Je ne suis pas le Dupont que vous cherchez... ce n'est pas moi qui ai enlevé votre femme à Biskra.

FRONTIGNAC.

Possible, mais vous êtes le Dupont que j'ai pincé chez elle à Paris... et ça me suffit... Vous m'avez fait cocu!

DUPONT.

Cocu! cocu! mais je le suis plus que vous.

FRONTIGNAC.

Hein?

DUPONT.

Parfaitement! Vous êtes le mari, vous! que votre femme vous trompe, c'est tout naturel... mais moi, Monsieur, j'étais l'amant... (Avec amertume.) C'est cent fois plus dur!

FRONTIGNAC.

Ah! vous en avez de bonnes!... vous allez peut-être me demander des dommages et intérêts?

DUPONT.

J'en aurais le droit. Quand on épouse une gourgandine comme ça, on la garde chez soi, on ne la jette pas dans la circulation.

FRONTIGNAC.

Eh! bien! ce n'est pas le toupet qui vous manque dans la magistrature! Venez-vous, oui ou non?

DUPONT.

N'insistez pas, je vous en prie, vous me désobligeriez. Au revoir, Frontignac, bien des choses à vos chameaux.

FRONTIGNAC.

Une dernière fois, vous refusez de venir?

DUPONT.

Je vous répète que nous ne serons jamais d'accord là-dessus.

FRONTIGNAC.

En ce cas, je vais appeler votre femme pour qu'elle tranche le différend.

Il remonte.

DUPONT, l'arrêtant.

Hein? pas de bêtises! Elle me tuerait!

FRONTIGNAC.

Et après?

DUPONT.

Après? mais je serais mort! Frontignac, je vous en prie, écoutez-moi, l'élevage des chameaux n'a pas dû détruire chez vous tout beau sentiment?...

FRONTIGNAC.

Zut! Je veux divorcer pour épouser ma bonne amie!

DUPONT.

Enfant! Tu veux te remarier? Tu n'as donc pas été assez cocu comme ça?

FRONTIGNAC.

Hein?

DUPONT.

Mais tu le seras avec ta seconde femme plus encore qu'avec la première. C'est dans ta nature! Tu a une nature de cocu!

FRONTIGNAC.

Ah! vous m'embêtez! Si vous refusez de venir, je fais appeler votre femme.

DUPONT, l'arrêtant.

Un instant! (Gaîment.) Il y a peut-être un moyen de tout arranger... Combien valent les chameaux en ce moment?

FRONTIGNAC.

Cinq cents francs.

DUPONT.

Le mâle et la femelle?

FRONTIGNAC.

Non, pièce.

DUPONT.

Eh! bien, si je vous en achetais dix fin courant ?

FRONTIGNAC, avec dédain.

Dix chameaux ! Peuh !

DUPONT.

Douze ? dix-huit ? Vingt-quatre ?

FRONTIGNAC.

Vingt-quatre chameaux !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUPONT.

C'est deux douzaines de chameaux ! Et c'est beaucoup pour un homme seul.

FRONTIGNAC, hésitant.

Deux douzaines?... non, je refuse.

DUPONT.

Eh ! bien, j'irai jusqu'à trente... tant pis, je monterai un garage !... Il n'y en a pas encore pour les chameaux !... Et je paie comptant !

FRONTIGNAC.

C'est tentant !

DUPONT.

Trente chameaux à cinq-cents francs pièce.

FRONTIGNAC.

Pardon, six-cents.

DUPONT.

Vous aviez dit cinq-cents.

FRONTIGNAC

Ils ont augmenté depuis tout à l'heure !

DUPONT, à part.

Vieille canaille, va ! (Haut.) Mettons six-cents, mais pas un sou de plus.

FRONTIGNAC.

Eh ! bien soit, j'accepte, mais à une condition, c'est que vous trouviez un remplaçant.

DUPONT.

Un remplaçant ?

FRONTIGNAC.

Dame !... pour mon divorce, il faut bien que ma femme ait un complice.

DUPONT.

Sapristi ! (A part, frappé d'une idée.) Oh ! mais Trivelin...

Il va sonner.

FRONTIGNAC.

Seulement choissez-le jeune... parce que vous, c'était un peu humiliant...

DUPONT.

Merci !

ERNESTINE, paraissant par le fond.

Monsieur a sonné ?

DUPONT.

Priez M. de Trivelin de venir, j'ai à lui parler.

ERNESTINE.

Bien, monsieur.

Elle entre à gauche, deuxième plan.

DUPONT.

J'ai votre affaire : mon gendre !

FRONTIGNAC.

Comment ? votre gendre était aussi l'amant de ma femme ?

DUPONT.

Oui, et je vais en profiter pour le flanquer tout de suite à la porte. Mais pas un mot à mon sujet.

FRONTIGNAC.

Soyez tranquille!... Quelle famille!

DUPONT, comme à lui-même, gagnant la droite.

Trente chameaux, qu'est-ce que je vais faire de tout ça!

FRONTIGNAC, allant à lui.

Ne vous inquiétez pas... je vous les reprends avec un petit bénéfice.

DUPONT.

Pour moi?

FRONTIGNA .

Non, pour moi. Je vous les rachète pour le prix de la peau.

DUPONT.

Combien?

FRONTIGNAC.

Cent sous pièce.

DUPONT.

Hein? vous me les avez vendus six cents francs, il y a cinq minutes.

FRONTIGNAC.

Oui, mais ils ont beacoup diminué depuis.

DUPONT, à part.

Ah! la canaille! la canaille!

FRONTIGNAC.

Et puis, je ne prends, que la peau.

DUPONT.

Qu'est-ce qu'il veut que je fasse du reste?

SCÈNE XIX

LES MÊMES, DE TRIVELIN.

DE TRIVELIN, paraissant à gauche deuxième plan.

Enfin, vous êtes rentré. (Poussant un cri, reconnaissant Frontignac.) Ah !

FRONTIGNAC, poussant un cri.

Ah !

DE TRIVELIN, à part.

L'inconnu de chez Zézé.

FRONTIGNAC.

Le monsieur qui m'a pris mes vêtements chez ma femme !

DE TRIVELIN.

Hein ? chez sa femme ?

DUPONT, sévèrement.

Oui, monsieur, chez sa femme ! Zézé s'appelle de son vrai nom madame Frontignac.

FRONTIGNAC, gaîment.

Et c'est moi le mari. Ça vous en mastique une fissure !

DE TRIVELIN, à part.

Sapristi !

DUPONT, très digne à de Trivelin.

Ainsi, monsieur, voilà donc quelle était votre conduite ?

FRONTIGNAC.

Ah ! non, vous laverez votre linge sale en famille.

(A de Trivelin.) Suivez-moi chez le commissaire pour mon divorce.

DE TRIVELIN.

Un instant, je vous prie !... Je voudrais auparavant dire deux mots à cet excellent M. Dupont.

FRONTIGNAC.

Alors, faites vite : vous avez le téléphone ?

DE TRIVELIN, montrant la gauche premier plan.

Par ici.

FRONTIGNAC.

Je vais toujours téléphoner à mon avocat.

Il sort par la gauche, premier plan.

SCÈNE XX

DUPONT, DE TRIVELIN.

DUPONT, à part, regardant de Trivelin.

Toi, tu vas vouloir m'attendrir, mais c'est comme si tu chantais !

DE TRIVELIN, souriant.

Mon cher beau-père !...

DUPONT.

Je ne suis plus votre beau-père.

DE TRIVELIN.

Pardon ! J'ai encore quatre heures devant moi pour être le mari de ma femme.

DUPONT.

Oh ! nos conventions ne tiennent plus après une pareille conduite ! Je vous chasse !

DE TRIVELIN, souriant.

Non seulement, je ne partirai pas, mais je vous donne dix minutes, vous entendez, dix minutes pour me disculper aux yeux du mari de Zézé!

DUPONT.

Qu'est-ce que vous dites?

DE TRIVELIN.

Ce n'est pas tout .. Votre fille veut divorcer pour épouser la Baule.

DUPONT.

Oui, il a le numéro deux.

DE TRIVELIN.

Eh! bien, je vous donne encore cinq minutes pour flanquer ce monsieur à la porte.

DUPONT, ricanant.

Ah! Ah!

DE TRIVELIN.

Passé ce délai...

DUPONT.

Ah! non, laissez-moi rire tout mon saoûl. Passé ce délai?

DE TRIVELIN.

J'irai trouver madame Dupont.

DUPONT.

Bonne idée.

DE TRIVELIN.

Cette excellente madame Dupont!

DUPONT.

Oh! oui!

DE TRIVELIN.

Et je lui dirai un mot, un seul.

DUPONT.

Quel mot?

DE TRIVELIN, avec force.

Vélasquez !

DUPONT, bondissant.

Hein?

DE TRIVELIN.

Vélasquez! Et si elle me demande des explications...

DUPONT, à part.

Il sait tout !

DE TRIVELIN, continuant.

Je lui donnerai quelques détails inédits sur ce peintre espagnol et sur ses amours secrètes.

DUPONT, s'attendrissant et le prenant dans ses bras.

Trivelin, mon ami, mon enfant... Tu ne feras pas ça !

DE TRIVELIN.

Que si ! Ah ! vous encouragez les arts de la femme?

DUPONT.

C'est du chantage, alors ?

DE TRIVELIN.

Non ; c'est de l'intimidation.

DUPONT.

Ecoute, Robert, mon gendre bien aimé, si l'un de nous deux doit se sacrifier, je t'assure que c'est toi... Tu es encore jeune, toi, tu as l'avenir devant toi... Tu peux te refaire une existence, tandis que moi, je suis au déclin.

DE TRIVELIN.

Il est délicieux !

DUPONT.

Et puis ma femme me tuerait. Tu aurais ma mort sur la conscience.

DE TRIVELIN.

Tu, tu, tu!

DUPONT.

Mais sapristi, que veux-tu que je dise à Frontignac?

DE TRIVELIN.

Ce que vous voudrez. Tenez, cherchez un autre coupable. Ce ne sont pas les amants qui manquent à Zézé.

DUPONT.

Je m'en doute maintenant, mais je n'ai personne sous la main.

SCÈNE XXI

Les Mêmes, DES BARBETTES.

DES BARBETTES, entrant de gauche, premier plan.

Pardon, mon cher beau-père, je suis là !

DUPONT, contrarié.

Des Barbettes... je suis occupé... que voulez-vous?...

DES BARBETTES, descendant à gauche.

Je vous apporte l'attestation que vous savez !

DUPONT.

L'attestation ?

DES BARBETTES.

Ne m'avez-vous pas demandé de vous apporter des preuves établissant que j'étais capable d'avoir une

maîtresse... afin que Lise ne fût pas volée comme sa sœur.

DUPONT.

Ah ! oui !

DE TRIVELIN.

Comment, il a été lui raconter à lui aussi ?

DES BARBETTES.

Les voici !

DUPONT, poussant un cri.

L'écriture de Zézé.

DE TRIVELIN.

Zézé !

DES BARBETTES.

Oui, c'est elle que j'ai été trouver ; vous la connaissez ?

DUPONT, vivement.

De nom.

DE TRIVELIN, à part.

Toute la famille, alors.

DUPONT, avec joie, lisant.

« Je certifie que j'ai eu comme amant le nommé Gontran des Barbettes !... (Bas à de Trivelin.) Nous sommes sauvés !

DE TRIVELIN, bas.

Oui.

DES BARBETTES.

Vous êtes satisfait !

DUPONT.

Ravi... seulement, mon petit des Barbettes, vous n'aurez pas ma fille.

DES BARBETTES.

Qu'entends-je?

DUPONT, sévèrement.

Jamais je ne donnerai mon enfant à un gaillard qui la trompe pendant ses fiançailles. Vous n'êtes pas honteux?

DES BARBETTES, stupéfait.

Mais c'est vous même qui avez exigé...

DUPONT.

C'était un piège pour éprouver votre fidélité.

DES BARBETTES.

Un piège?

DE TRIVELIN, à part.

Pauvre garçon!

DES BARBETTES.

M. Dupont... j'aime mieux tout vous dire : je n'ai pas trompé Lise... C'est un certificat de complaisance.

DUPONT, incrédule.

Oui-dà! Ce papier va être remis à l'instant au mari de Zézé, car elle est mariée.

DES BARBETTES.

Hein! Vous feriez ça?

DUPONT.

Oui, monsieur.

DES BARBETTES, à part.

A moi le talisman de Couzan (Haut, levant le doigt et d'un air menaçant!) Arrêtez! Non, monsieur, vous ne ferez pas ça!

DUPONT, gaîment.

Je vais me gêner.

DES BARBETTES, même jeu.

Vous ne ferez pas ça parce que je vous arrêterai d'un mot, d'un seul.

DUPONT.

Et quel est ce mot ?

DES BARBETTES, avec force.

Vélasquez !

DUPONT, poussant un cri.

Hein !

DE TRIVELIN, à part.

Ah ! elle est bonne !

DUPONT, à part.

Il sait tout lui aussi !

DES BARBETTES, même jeu, plus fort.

Vélasquez !

DUPONT.

Tais-toi, malheureux, tais-toi...

DES BARBETTES.

Ça prend. (Haut.) Rendez-moi tout de suite ce papier ou sinon...

DUPONT.

Mais...

DES BARBETTES.

Vélas...

DUPONT, le faisant taire.

Tais-toi donc, le voilà.

Il le lui donne.

DES BARBETTES.

Merci... je ne devais épouser Lise que dans un mois... je l'épouserai dans quinze jours.

DUPONT.

Permettez !

DES BARBETTES.

Vélas... .

DUPONT, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi donc, c'est entendu !... Ah ! me voilà bien ! (A de Trivelin et gaiement.) Dites donc, je retombe sur vous.

DE TRIVELIN.

Pardon ! Vélasquez !

DUPONT.

Sapristi ! (Se tournant vers des Barbettes.) Des Barbettes, écoutez-moi.

DES BARBETTES.

Vélasquez !

DUPONT, suppliant.

Mes amis ! !

DE TRIVELIN et DES BARBETTES, ensemble le menaçant du doigt et sortant à reculons.

Vé-las-quez !

De Trivelin et des Barbettes sortent par la gauche deuxième plan.

SCÈNE XXII

DUPONT, puis FRONTIGNAC, puis LA BAULE

DUPONT.

Ah ! les bandits, ils me tiennent !

FRONTIGNAC, entrant de gauche premier plan.

Eh ! bien, vous avez fini de causer ? Comment votre gendre n'est plus là ?

DUPONT.

Ecoutez, Frontignac ; vingt chameaux de plus si vous renoncez à votre divorce.

FRONTIGNAC.

Jamais !

DUPONT.

Mon gendre sait mon secret. Il m'a fait chanter.

FRONTIGNAC.

Quelle famille !

DUPONT.

Laissez-moi au moins le temps d'en trouver un autre, et d'ici à huit jours.

FRONTIGNAC.

Je vous donne cinq minutes, pas une de plus.

DUPONT, à part.

Je suis perdu !

LA BAULE, entrant par le fond, et descendant au milieu.

Oh ! mon cher monsieur Dupont ! enfin, je vous trouve... (Saluant Frontignac.) Monsieur !

DUPONT, furieux.

Ah ! vous voilà, vous, quelle gaffe préparez-vous encore ?

LA BAULE.

Ne m'accablez pas ! Si vous saviez comme je suis au regret.

DUPONT.

Et vous croyez que ça suffit ? Tous les ennuis qui

m'arrivent depuis ce matin, c'est à vous que je les dois.

LA BAULE, suppliant.

M. Dupont...

DUPONT.

Hier encore, j'avais une maîtresse que j'adorais...

LA BAULE, vivement.

Ne la regrettez pas, elle n'était pas digne de vous..

DUPONT.

Vous connaissez donc Zézé?

LA BAULE

Parbleu! Qui n'a pas connu Zézé. Tenez, je parie que monsieur... (Il montre Frontignac.) que je ne connais pas... l'a connue aussi.

FRONTIGNAC.

Un peu!

LA BAULE.

Vous voyez!... Ah! ça, vous ne savez donc pas qu'on la surnommée « La Coqueluche ».

FRONTIGNAC

La Coqueluché?

DUPONT.

Pourquoi!

LA BAULE.

Parce que tout le monde l'a eue!

DUPONT.

Et vous aussi... vous coqueluchâtes?

LA BAULE.

Pendant un an... Elle m'appelait Fragonard. . Voici même sa photographie que j'ai oublié de lui rendre tout à l'heure.

DUPONT, avec joie.

Donnez ! donnez ! (Haut. Lisant.) « A mon petit La Baule dit Fragonard, sa cocotte en sucre... Zézé. » (A part.) Sauvé !

FRONTIGNAC.

Passez-moi ça !

DUPONT, allant à Frontignac.

Avec plaisir !

Frontignac met la photographie dans sa poche.

LA BAULE.

Pardon... veuillez me rendre...

FRONTIGNAC.

Après le divorce.

LA BAULE.

Le divorce ?

DUPONT.

Ah ! C'est vrai, vous ne connaissez pas monsieur. (Présentant.) La Baule... Frontignac, marchand de chameaux, et le mari de Zézé !

LA BAULE, ahuri.

Le mari de Zézé ?

FRONTIGNAC, gaîment.

Autrement dit, monsieur « la Coqueluche ! » (A Dupont.) Mon cher satyre, vous êtes à présent, hors de cause.

LA BAULE.

Monsieur, écoutez-moi...

FRONTIGNAC.

Inutile de m'accompagner chez le commissaire, votre photographie suffit pour divorcer. A la revoyure.

Il sort par le fond.

LA BAULE.

Ah ! elle est raide !... Mon cher beau-père.

DUPONT, indigné.

Votre beau-père, moi ? Jamais ! Donner ma fille à un homme qui a eu la coqueluche pendant un an !

LA BAULE.

Nom de nom !

DUPONT, apercevant les vêtements de Frontignac sur la table.

Ah ! et son costume qu'il a oublié. (Prenant les habits de Frontignac.) Eh ! Frontignac, vos habits !

Il sort par le fond, La Baule tombe assis à gauche de la table, et se met à pleurer.

SCÈNE XXV

LA BAULE, puis PAULETTE.

LA BAULE, seul, pleurant.

Ah ! mon Dieu! mon Dieu ! mon Dieu !

PAULETTE, entrant par la droite, premier plan.

Comment ! La Baule, maintenant que vous allez m'épouser, vous pleurez encore ?

LA BAULE.

Votre barbare de père m'a repris votre main.

PAULETTE.

Pourquoi ?

LA BAULE.

Parce que j'ai eu la coqueluche.

PAULETTE.

Comment, c'est pour ça? Eh ! bien, je vous la rends ma main.

LA BAULE.

O joie !

PAULETTE.

Et vous pouvez aller le dire à mon père !

LA BAULE.

J'y vais, ma Paulette, j'y vais. (Sort en criant.) Elle me la rend, beau-père, elle me la rend !

Il disparaît par le fond.

SCÈNE XXIII

PAULETTE, puis DE TRIVELIN, puis LA BAULE.

PAULETTE, seule.

Ah ! oui je l'épouserai, ne fût-ce que pour faire enrager M. de Trivelin.

Paraît de Trivelin par la gauche, deuxième plan.

DE TRIVELIN.

Seule ! Enfin !

PAULETTE.

Encore vous, Monsieur ? Je vous cède la place.

Elle fait un pas vers sa chambre.

DE TRIVELIN, l'arrêtant.

Oh ! cette fois, pas avant de m'avoir entendu, ma chérie !

PAULELTE.

Sa chérie ! Il ose encore m'appeler sa chérie, quand il ne m'a jamais aimée.

DE TRIVELIN.

Ne pas t'aimer? moi! moi!

PAULETTE.

Si nous m'aimiez, monsieur, je le connaîtrais ce fameux mystère redoutable et délicieux, enfin, je connaîtrais l'amour.

DE TRIVELIN.

Mais tu ne sais pas...

PAULETTE, l'interrompant.

A qui le dites-vous? Voilà plus d'un mois que je suis mariée et je ne sais rien encore!

DE TRIVELIN.

Ce n'est pas ce que je voulais dire! Tout ça, vois-tu, c'est la faute au douanier...

PAULETTE.

Le douanier? Quel douanier?

DE TRIVELIN.

Cette brute de douanier qui est entrée dans notre compartiment, en allant à Bruxelles.

PAULETTE.

Je ne saisis pas le rapport.

DE TRIVELIN.

Tu ne le saisis pas, mais il y est cependant! Ah! je te jure qu'il y est!

PAULETTE.

Alors, si la veille de notre mariage on avait supprimé la douane en Belgique, je serais votre femme depuis un mois.

DE TRIVELIN.

Voilà!

PAULETTE.

Ah! ça! monsieur, me prenez-vous pour une oie, avec votre histoire de douanier.

DE TRIVELIN.

Paulette! Je t'en supplie! Calme-toi. Je sais bien qu'en te racontant ça, j'ai l'air idiot.

PAULETTE.

Ah! vous pouvez le dire!

Elle gagne la droite.

DE TRIVELIN, la rattrapant devant la table.

Parce que tu ne peux pas comprendre. (La prenant dans ses bras.) Mais si je ne t'aimais pas, serais-je affolé ainsi à l'idée de te perdre?

PAULETTE, voulant se dégager.

Lâchez-moi, lâchez-moi!

DE TRIVELIN.

Si je ne t'adorais pas, est-ce que je te serrerais ainsi dans mes bras?

PAULETTE, d'une voix plus faible.

Lâchez-moi, vous dis-je?

DE TRIVELIN.

Est-ce que je t'embrasserais de la sorte?

Il l'embrasse.

PAULETTE, très bas.

Je ne vous aime plus.

DE TRIVELIN.

Allons donc!

PAULETTE, très bas.

Du tout! du tout!

Paraît La Baule par le fond.

LA BAULE, poussant un cri.

Ah!

PAULETTE, à part se dégageant.

La Baule!

DE TRIVELIN.

Comment! Il n'est pas parti celui-là?

LA BAULE, s'avançant très digne.

Monsieur, je vous défends de toucher madame, même du regard; elle est ma fiancée.

DE TRIVELIN.

La fiancée de ce gros plein de soupe?

LA BAULE.

Et la preuve qu'on est fiancés tous les deux, c'est que je vais l'embrasser devant vous, sous vos yeux.

DE TRIVELIN.

Je vous le défends!

LA BAULE.

Oh! chéri!... Regarde!

Il embrasse Paulette.

PAULETTE, le giflant.

Insolent!

LA BAULE, poussant un cri.

Elle aussi?

PAULETTE, se jetant dans les bras de son mari.

Toi, je t'adore!...

DE TRIVELIN, l'entraînant.

Viens, ma chérie!

Il l'entraîne dans la chambre droite, premier plan et ferme la porte à clef.

LA BAULE, stupéfait.

Toute la famille s'est donné rendez-vous sur ma

joue (Se retournant.) Eh ! bien où vont-ils? Ils entrent dans la chambre? mais je ne veux pas! (Allant à la porte et voulant l'ouvrir.) Paulette ! Paulette ! Elle ne répond pas ! (Sortant et revenant au milieu du théâtre.) Au secours! au secours !

SCÈNE XXV

LA BAULE, DUPONT, COUZAN.

COUZAN, entrant par le fond suivi de Dupont.

Qu'y a-t-il ?

DUPONT.

Vous n'avez pas fini de faire un potin pareil.

LA BAULE, d'une voix étranglée.

Paulette est dans sa chambre.

DUPONT.

Eh ! bien !

LA BAULE.

Enfermée avec son mari.

COUZAN, à part.

Enfin !

LA BAULE.

Ordonnez-lui de sortir.

DUPONT.

Jamais !

LA BAULE, indigné et pleurant.

Il refuse !

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, MADAME DUPONT, puis DE TRIVELIN et PAULETTE.

MADAME DUPONT, entrant par le fond le chapeau sur la tête, une enveloppe à la main.

Monsieur Dupont !

LA BAULE.

Ah ! madame Dupont, écoutez-moi.

MADAME DUPONT.

Un instant. (A Dupont.) Je viens de chez Zézé.

DUPONT, à part.

Sapristi !

MADAME DUPONT.

Moyennant cent francs, la femme de chambre de cette gourgandine m'a donné les noms de tous les amants de sa maîtresse depuis qu'elle habite Paris. Cette liste, je n'ai voulu l'ouvrir que devant vous pour vous confondre.

Elle ouvre l'enveloppe et en tire une longue liste.

DUPONT, à part.

Je suis perdu !

LA BAULE.

Madame Dupont !

MADAME DUPONT, sans répondre à La Baule.

Voici les noms : (Lisant.) Te Titien, Murillo, Le Tintoret, Van Dyck, Fragonard, Velasquez ! Watteau !

COUZAN.

Ce n'est pas une femme, c'est le musée du Louvre.

MADAME DUPONT.

Mais ton nom n'y est pas ni celui de Trivelin.

DUPONT, à part.

Sauvé !

LA BAULE.

Mais, madame, écoutez-moi donc.

MADAME DUPONT.

Vous avez indignement calomnié mon mari et mon gendre.

LA BAULE.

Mais encore une fois, il s'agit bien... Paulette est là, dans sa chambre... avec son mari... Ils sont enfermés...

MADAME DUPONT, gaîment.

Pas possible !

LA BAULE, frappé d'une idée.

Oh! que je suis bête. (Allant à la porte de droite premier plan et hurlant.) Vous n'avez rien à déclarer ?... Vous n'avez rien à déclarer ?

DE TRIVELIN, sortant suivie de Paulette qui baisse les yeux.

Si fait, j'ai à déclarer que je suis le mari de ma femme.

LA BAULE, tombant assis sur le canapé.

Trop tard !

MADAME DUPONT.

Quoi ! Paulette, c'est vrai ?

PAULETTE, allant à madame Dupont et se jetant dans ses bras.

Oui, maman !

DUPONT.

Dans mes bras, mon gendre !

DE TRIVELIN, allant à Dupont.

Avec plaisir, beau-père !

COUZAN.

Eh! bien, quand je vous disais, qu'il n'aimait que sa femme.

MADAME DUPONT.

Pour votre peine, vous serez parrain du troisième.

DUPONT.

Tu auras l'évêque !

Couzan, Dupont, de Trivelin, madame Dupont, Paulette, La Baule.

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.



